



# FESTIVAL INTERNATIONAL DE GÉOGRAPHIE

de Saint-Dié-des-Vosges

35<sup>e</sup> édition

4, 5 & 6 oct.  
2024

Conférences  
Débats  
Littérature  
Géo-numérique  
Gastronomie  
FIG Junior  
Cinéma  
Spectacles

# terres

Revue de presse  
(au 10/10/2024)

TERRITOIRE INVITÉ : LES ALPES

[fig.sddv.fr](http://fig.sddv.fr)

Fondateur : Christian Pierret



# SOMMAIRE

## Presse nationale

### *Radio*

« Le philosophe et écrivain Gaspard Koenig », dans « L'invité au Carré », par **Mathieu Vidard**, avec **Gaspard Koenig**, sur **France Inter**  
// Vendredi 4 octobre 2024

« L'histoire des glaciers alpins », dans « La Terre au Carré », par **Mathieu Vidard**, avec **Denis Mercier** et **Xavier Bodin**, sur **France Inter** // Jeudi 3 octobre 2024

« Écologie et libéralisme peuvent-ils être compatibles ? », dans « Les Matins », par **Guillaume Erner**, avec **Gaspard Koenig**, sur **France Culture** // Jeudi 3 octobre 2024

« Urbanocène : comment prendre soin de la ville-Terre ? », dans « La Suite dans les idées », par **Sylvain Bourmeau**, avec **Michel Lussault**, **Raphaëlle Guidée** et **Lena Mauger** sur **France Culture** // Jeudi 3 octobre 2024

### *Presse écrite*

« Bons effluves de Saint-Dié », d'**Estelle-Sarah Bulle**, dans **La Croix**  
// vendredi 10 octobre 2024

« Éduquer à la nature », de **Gaspard Koenig**, dans **Les Échos** // jeudi 9 octobre 2024

« Au nom des terres », « Le Libé des géographes », **Libération** // vendredi 4 octobre 2024

« Des solutions terre à terre pour repenser la propriété », par Nicolas Celnik, « *Le Libé des géographes* », *Libération* // vendredi 4 octobre 2024

« En Haute-Tarentaise, il ne faut plus penser aux vacanciers », par François Carrel, « *Le Libé des géographes* », *Libération* // vendredi 4 octobre 2024

« Pour les stations de montagne, “La diversification doit être une réduction de la dépendance au tourisme” », interview de Philippe Bourdeau par François Carrel, « *Le Libé des géographes* », *Libération* // vendredi 4 octobre 2024

« La voie géographique, remède à l'écoanxiété ? », par Alexis Alamel et Nicolas Escach, « *Le Libé des géographes* », *Libération* // vendredi 4 octobre 2024

« Modifier les entrées de ville ? La réalité urbaine est plus complexe », par Nicolas Lebrun, « *Le Libé des géographes* », *Libération* // vendredi 4 octobre 2024

« Christian Grataloup rebat les cartes », par Virginie Bloch-Lainé, « *Le Libé des géographes* », *Libération* // vendredi 4 octobre 2024

« Festival International de Géographie: une édition 2024 autour du thème "Terres" », dans *Géo* // jeudi 3 octobre 2024

« Forêt et finance : la fin des bons pères de famille », par Arthur Guérin-Turcq », dans *AOC* // jeudi 3 octobre 2024

« De l'urbex au tourisme de l'abandon : nouveau regard sur les marges urbaines », par Aude Le Gallou, dans *AOC* // vendredi 27 septembre 2024

« L'idée que l'Homme puisse s'appropriier la terre est très méprisante vis-à-vis du vivant », entretien avec Gaspard Koenig, par Pascale Braun, dans *Voisins Narchbarn* // mardi 1er octobre 2024

« **Sous nos pieds, La Terre** », numéro spécial, **Le 1 hebdo** // mercredi 25 septembre 2024

« **La clé des sols** », par **Lou Héliot**, « **Sous nos pieds, La Terre** » dans **Le 1 hebdo** // mercredi 25 septembre 2024

« **Le sens de la terre** », par **Gaspard Koenig**, « **Sous nos pieds, La Terre** » dans **Le 1 hebdo** // mercredi 25 septembre 2024

« **Notre conception de ce qu'est un "bon" sol a évolué** », entretien avec **Adrien Baysse-Lainé** et **Florence Nussbaum**, par **Iman Ahmed** et **Lou Héliot**, « **Sous nos pieds, La Terre** » dans **Le 1 hebdo** // mercredi 25 septembre 2024

« **La ville à la campagne** », par **Éric Charmes**, « **Sous nos pieds, La Terre** » dans **Le 1 hebdo** // mercredi 25 septembre 2024

« **Le mot de Robert Solé** », "pollution", par **Robert Solé**, « **Sous nos pieds, La Terre** » dans **Le 1 hebdo** // mercredi 25 septembre 2024

« **Festivals littéraires : les incontournables d'octobre** » par **Louis Ageorges** dans **Livres Hebdo** // vendredi 20 septembre 2024

« **Les Vosges célèbrent la géographie en littérature** », par **Louella Boulland**, dans **ActuaLitté** // 22 août 2024

**Presse nationale**

*Radio*

« Le philosophe et écrivain Gaspard Koenig », dans « L'invité au Carré », par Mathieu Vidard, avec **Gaspard Koenig**, sur **France Inter** // Jeudi 3 octobre 2024



Podcasts Catégories ▾ Musique Enfants **radiofrance**

Grille des programmes Podcasts Info Culture Humour Musique Vie quotidienne La musique d'Inter

## Le philosophe et écrivain Gaspard Koenig

Vendredi 4 octobre 2024

▶ ÉCOUTER (47 MIN)

🔖 🔄 🔊



Provenant du podcast  
**La Terre au carré**

CONTACTER L'ÉMISSION



**Il est l'auteur de "Agrophilosophie, réconcilier nature et liberté" publié aux éditions de l'Observatoire. Le récit d'une mise au vert emprunt de réflexions politiques, philosophiques et environnementales.**

**Avec**

- Gaspard Koenig Ecrivain

Chaque semaine, l'Invité.e au Carré, c'est un grand entretien avec une personnalité – un penseur, un défenseur de l'environnement, un scientifique ou un acteur du monde politique –, pour remonter le fil de sa vie et comprendre ce qui a façonné ses idées et motivé ses combats.

Quelles sont les racines profondes de ses convictions et les moments-clé qui ont forgé ses engagements ou ses actions ? Quelles ont été les expériences et les influences marquantes, les sources d'inspiration et les rencontres décisives qui ont construit sa vision du monde ? L'occasion de découvrir comment son histoire personnelle résonne avec les grands enjeux de notre époque.

Quatre-cent quarante ans après Montaigne, en 2020, le philosophe Gaspard Kœnig traverse la France à cheval, jusqu'à Rome parcourant les chemins de la liberté. Après Montaigne, c'est Voltaire que Gaspard Kœnig va suivre à la lettre en "cultivant son jardin". Après 10 ans d'engagement dans le débat public, il a posé ses bagages dans une chaumière isolée au milieu du bocage normand, a abandonné la plupart de ses activités professionnelles, réalisé son compost, a réduit de moitié sa consommation de viande et arrêté de prendre l'avion. Il pense que la nature et la liberté sont profondément liées.

Il est inspiré notamment par la pensée écologique du militant anarchiste Elisée Reclus de la fin du 19e siècle et également par celle de John Stuart Mill l'un des premiers à penser la notion de décroissance. Dans son livre Gaspard Kœnig préconise plusieurs pistes pour réconcilier le progrès humain et les écosystèmes, comme le "capitalisme non-croissant" ou encore le "municipalisme libertaire".

**Gaspard Kœnig**, philosophe et écrivain, auteur de ["Agrophilosophie, réconcilier nature et liberté"](#) éditions de l'Observatoire

## Programmation musicale

14h19



**DOMINIQUE A**

L'humanité



ÉCOUTER SUR ▾

14h37



**JORJA SMITH**

High



ÉCOUTER SUR ▾

« **L'histoire des glaciers alpins** », dans « La Terre au Carré », par Mathieu Vidard, avec Denis Mercier et Xavier Bodin, sur **France Culture** // Jeudi 3 octobre 2024




Grille des programmes Podcasts Info Culture Humour Musique Vie quotidienne La musique d'Inter

## L'histoire des glaciers alpins

Jeudi 3 octobre 2024

ÉCOUTER (34 MIN)



Le col du Petit Saint Bernard ©Getty - Guillaume Temin



Provenant du podcast  
**La Terre au carré**

CONTACTER L'ÉMISSION



**Un inventaire fait état d'environ 600 glaciers dans les Alpes françaises. La superficie glaciaire aurait diminué de 26 % sur les quatre dernières décennies avec une surface d'environ 275 km<sup>2</sup> actuellement.**

Les glaciers disparus ont façonné les paysages et nous éclairent sur les épisodes glaciaires anciens. Les glaciers actuels nous permettent de mieux reconstituer les climats passés. Victimes du changement climatique mais acteurs de l'environnement futur : si leur fonte entraîne l'élévation du niveau de la mer, elle permet aussi la création de nouveaux biotopes dans les espaces libérés

A l'occasion du **FIG 2024**, du 4 au 6 octobre le thème « terres » sera décliné sous toutes ses formes et en particulier le territoire invité : les Alpes

## Avec Denis Mercier

Professeur de géographie à Sorbonne Université et membre du Laboratoire de géographie physique : environnements quaternaires et actuels <https://www.lgp.cnrs.fr> . Il a également présidé le Groupe Français de Géomorphologie <http://gfg.cnrs.fr> de 2020 à 2024, et est membre du Groupement de recherche Arctique <gdr-arctique.cnrs.fr>

### Il vient de publier L'atlas des glaciers aux éditions Autrement

Le cœur de ses recherches est de comprendre les impacts géomorphologiques de la fonte des glaciers, ce que l'on appelle la géomorphologie paraglaciale.

En ce moment il dirige un programme de recherche qui vise à dater les glissements de terrain paraglaciaux islandais.

Plusieurs rencontres/débats avec Denis Mercier pendant le FIG et notamment sur notre sujet :

**Conférence le samedi 5 octobre 9h-9h45 à La Boussole - Salle Isabelle Autissier**

Les glaciers alpins face aux changements climatiques avec Denis MERCIER

## Xavier Bodin

Xavier Bodin est géomorphologue et chargé de recherche CNRS au Laboratoire environnements, dynamiques et territoires de montagne (EDYTEM). Il est membre de Scientifiques en rébellion et des Ateliers d'Ecologie politique.

Il est également membre du Membre du (Copil du) GREC Alpes Auvergne (<https://grec-alpes-auvergne.osug.fr/>)

**Xavier Bodin est spécialisé dans la géomorphologie des milieux de montagne**, et plus spécifiquement les processus reliés au permafrost, et notamment sa manifestation dans les paysages lorsque le permafrost est "riche en glace", les glaciers rocheux

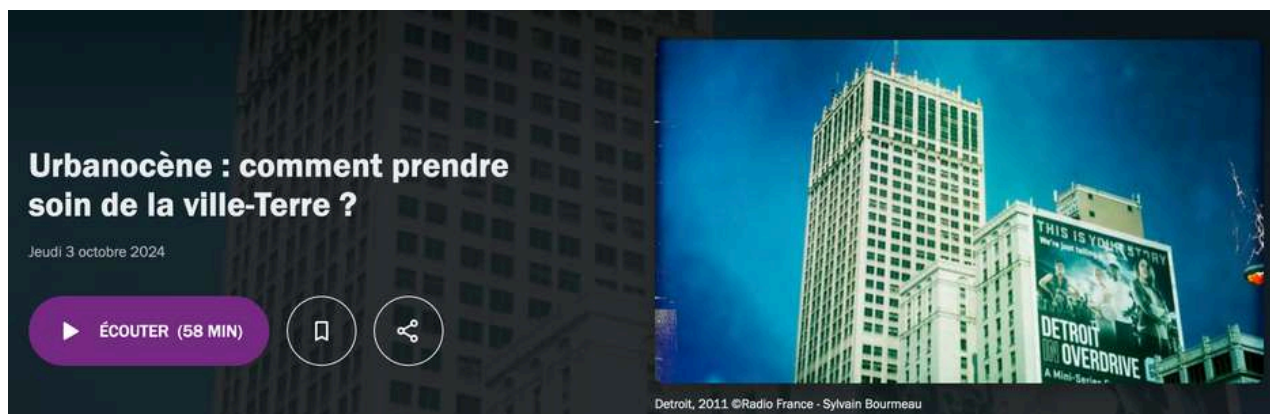
Il coordonne, avec deux collègues, un ouvrage collectif de récits de scientifiques, situés et engagés sur le glacier de la Girose, qui fait l'objet d'un conflit à propos d'un projet d'aménagement.

**L'ouvrage s'intitule "Glacier de la Girose - versant sensible** et sortira fin 2024 aux Editions du Naturographe

**Au FIG 2024**, Il va participer à une conférence à plusieurs voix sur **"Les Alpes, haut lieu de la science ?"** le samedi 5 à 11h15 et à une table-ronde sur **"Les Alpes face au changement climatique"**, samedi 5 à 15h30.

« Urbanocène : comment prendre soin de la ville-Terre ? », dans « La Suite dans les idées », par **Sylvain Bourmeau**, avec **Michel Lussault**, **Raphaëlle Guidée** et **Léna Mauger** sur **France Culture** // Jeudi 3 octobre 2024

france  
culture



**Urbanocène : comment prendre soin de la ville-Terre ?**

Jeudi 3 octobre 2024

ÉCOUTER (58 MIN)

📌 🔄

Detroit, 2011 ©Radio France - Sylvain Bourmeau

**Plutôt que d'anthropocène, c'est d'urbanocène que propose de parler le géographe Michel Lussault puisque la Terre est toute entière devenue urbaine. Il est rejoint par Raphaëlle Guidée qui publie une enquête narrative sur la ville de Detroit.**

#### **Avec**

- **Michel Lussault** Professeur à l'ENS de Lyon, géographe, directeur de l'École urbaine de Lyon.
- **Raphaëlle Guidée** Maître de Conférence à l'Université de Poitiers
- **Léna Mauger** Journaliste

Les tranchées de la Première Guerre mondiale, la Californie en proie aux flammes, le monde à l'arrêt lors de la pandémie de covid-19, à ces trois scènes d'altération du système-Terre que le géographe Michel Lussault a choisi de placer en ouverture de « Cohabitions ! », son nouvel essai, on lui proposera ce soir d'en ajouter une quatrième, plus progressive, mais tout aussi spectaculaire, celle d'une ville née par l'automobile avant de s'effondrer par la même automobile, une ville qui s'est mise à renaître à mesure que des cohabitants en prenaient soin, forgeant peu à peu ce que Raphaëlle Guidée appelle, dans sa formidable enquête narrative sur Detroit, une « ville d'après ». En deuxième partie d'émission, Raphaëlle Guidée rejoindra Michel Lussault, qui est cette semaine l'invité de La Suite dans les Idées.

Et c'est à la journaliste Léna Mauger que je donnerai cette semaine la parole pour le troisième moment de cette émission, cette nouvelle rubrique actualité, elle viendra nous parler de la récente livraison de la revue Kometa, dont elle est la rédactrice en chef, un numéro consacré aux regards portés sur les États-Unis depuis Téhéran, Pékin, Bagdad, Bethéem, Kharkiv, Tachkent, Sarajevo, Séoul ou Varsovie.

- [Cohabitions ! : pour une nouvelle urbanité terrestre](#), Michel Lussault, ed Seuil, 2024
- [La ville d'après : Detroit, une enquête narrative](#), Raphaëlle Guidée, ed Flammarion, 2024

Rubrique Actualités avec la rédactrice en chef Lena Mauger pour parler du nouveau numéro de la revue [Kometa](#)

« Écologie et libéralisme peuvent-ils être compatibles ? », dans « Les Matins », par Guillaume Erner, avec **Gaspard Koenig**, sur **France Culture**  
// Jeudi 3 octobre 2024




Podcasts Catégories Musique Enfants radiofrance Rechercher Se connecter

Grille des programmes Podcasts Fictions Documentaires Savoirs Arts et Création

## Écologie et libéralisme peuvent-ils être compatibles ?

Jeudi 3 octobre 2024

ÉCOUTER (36 MIN)



Xavier Duffau, agriculteur français et vice-président du syndicat des Jeunes Agriculteurs du Gers, parcourt son champ de céréales biologique à Montlezun, 09/24 ©AFP



Provenant du podcast

France Culture va plus loin (l'Invité(e) des Matins)

CONTACTER L'ÉMISSION



**Gaspard Koenig est passé à l'écologie active, en s'investissant lui-même dans l'agriculture, et en tire une réflexion sur nos rapports à la nature et à l'environnement.**

**Avec**

- Gaspard Koenig Ecrivain
- Lucile Schmid Essayiste, femme politique

De manière assez surprenante, voire déroutante, tout le monde semble avoir pris conscience du défi immense que représente l'écologie dans les années à venir et, pourtant, très peu de personnes ne semblent vouloir affronter le problème de front. Pour tenter de lever cette tension, **Gaspard Koenig** livre en quelque sorte le récit de sa conversion aux préoccupations écologiques et environnementales.

## "L'histoire de la pensée occidentale est une histoire de l'indifférence à la terre"

*"Quiconque est de ce siècle ne peut pas, rationnellement, ne pas estimer que la question environnementale constitue le problème central de l'époque, quelque soit sa philosophie politique, sa famille intellectuelle, sa culture", s'exclame Gaspard Koenig. A rebours d'une approche du sujet centré sur le dérèglement climatique et les émissions carbone, le philosophe prône une entrée dans le discours écologique par le prisme de la biodiversité, une approche au fond "beaucoup plus sensible et existentiel", selon ses mots. "Lorsqu'on réalise qu'on a perdu 75% d'insectes en 40 ans, 60% d'oiseaux sur les terres agricoles, 80% des vers de terre dans les terres cultivées en agriculture conventionnelle, on comprend que l'on est train d'éliminer la vie sous et sur la terre". Il montre à quel point la pensée occidentale s'est montrée totalement indifférente à la terre et au sol depuis les Grecs : "Thalès n'a pas écouté le conseil de la servante Thrace qui lui aurait dit de regarder plutôt sous ses pieds que de regarder les étoiles". Dans la lignée de la pensée grecque, la théologie chrétienne demeure essentiellement une théologie du ciel. Gaspard Koenig se lève contre 2500 ans d'histoire de l'humanité pour tenter de relier la pensée et le sol : "on ne connaît qu'1% des espèces qui vivent sous nos pieds. Partir de son propre rapport à la terre, à l'humus [terme relatif à la décomposition des végétaux, NDLR], pour construire sa propre pensée", telle pourrait être la devise de Gaspard Koenig.*

## "L'action de l'être humain peut être bénéfique à son environnement"

Interrogé sur les liens entre écologie et libéralisme, le penseur répond que sa philosophie politique tend plus vers l'anarchisme que vers le libéralisme dans la mesure où sa philosophie accorde une place centrale à la décision locale et aux procédures de démocratie directe. *"C'est en étant responsable politiquement de son environnement immédiat qu'on va le mieux en prendre soin",* explique-t-il. Et cela, dans une perspective de partage des ressources parmi la communauté humaine. *"Je rejoins Élisée Reclus qui, au XIXe siècle, pensait l'interaction de l'homme et de la nature. Il ne disait pas qu'il fallait "parquer" l'homme mais au contraire lui faire prendre conscience que, par son action, il peut avoir un effet bénéfique sur la biodiversité par exemple".*

## Comment expliquer l'absence de l'écologie dans le débat politique ?

A propos de l'absence de l'écologie dans le débat politique ou, du moins, sa relégation au second plan, **Lucile Schmid** pointe le décalage croissant entre un monde politique *"de plus en plus enfermé sur lui-même, et le terrain de la réalité représenté par l'écologie ou les questions sociales"*. Pour elle, le monde politique percevrait souvent l'écologie comme un problème de plus qui s'ajouterait à un quotidien déjà complexe. D'où la tentation de ne pas traiter ce thème mais de *"l'utiliser comme un supplément d'âme dans les discours. C'est ce qu'a fait tout récemment Michel Barnier puisqu'il a évoqué le sujet dans sa déclaration de politique générale mais sans y adosser des moyens et un cap"*. De son côté, **Gaspard Koenig** tente d'expliquer le relatif désintérêt du monde politique à ces

questions en mettant l'accent sur une incompatibilité entre l'échelle de temps des mandats, construite sur une durée de 5 ans qui peut suffire pour montrer un bilan économique positif, et l'échelle de temps écologique, beaucoup plus longue, qui nécessiterait un temps beaucoup plus long pour régénérer un sol ou faire pousser une forêt. Autrement dit, selon les dires du philosophe, *"ce n'est pas le politique qui est mauvais en soi, mais le système d'incitation qui poussent les gens à reléguer au second plan la question écologique par rapport aux sujets sur lesquels l'élu va être jugé en fin de mandat"*.

*Presse écrite*

« **Bons effluves de Saint-Dié** », d'Estelle-Sarah Bulle, dans *La Croix* //  
vendredi 10 octobre 2024

**LA CROIX**

## Bons effluves de Saint-Dié



*chronique*


**Estelle-Sarah Bulle**

Ecrivaine

La chronique d'Estelle-Sarah Bulle du jeudi 10 octobre.

Estelle-Sarah Bulle , le 10/10/2024 à 10:06

 réservé aux abonnés

 Lecture en 3 min.



Cher Denis, en lisant votre message à propos du terme « intelligence artificielle » que nous aurions peut-être mal traduit de l'anglais, puisque « intelligence » veut aussi dire « collecte d'informations » en anglais, tout s'est éclairé un instant : mais oui, ce que nous appelons « intelligence artificielle » signifie juste « collecte de données », ce qui aurait davantage de sens ! Malheureusement, il semble bien que le terme « intelligence artificielle » conserve l'idée, en anglais comme en français, d'imitation de l'intelligence humaine. Me voici donc revenue à mon sentiment de départ, entre inquiétude et déception que l'on prenne si peu en compte ce qu'est la véritable intelligence humaine. Ou bien ce sont les usages grand public que l'on en fait qui sont absurdes ? Nous reparlerons de ce sujet.

En attendant, je vais aborder une chose bien humaine, bien triviale, qui m'a bouleversée ces trois derniers jours. J'étais au Festival international de géographie, à Saint-Dié-des-Vosges. C'est un formidable festival, qui a la particularité de mêler géographie et littérature. Invitée en tant qu'écrivaine, j'étais éblouie et admirative de voir des géographes plongés dans des débats passionnants. Les géographes nous aident à vivre. Sans eux, que comprendrions-nous du monde ? Ils tracent des cartes, arpentent les sols, observent les côtes, les rivières et les peuples. Le monde est une joie pour eux, sphérique, translucide, iridescente.

Je devrais vous rapporter les discussions que j'ai entendues et menées avec des géographes. Cependant, ce n'est pas tout à fait de cela que je veux parler lorsque je dis : une chose bien humaine et triviale.

Pour les repas, nous nous réunissions dans une sorte de cantine, derrière l'hôtel de ville. Deux fois par jour, des hommes et femmes portaient de lourds bacs en aluminium et des centaines d'assiettes pour nous servir des repas chauds. Sans tambour ni trompette, ils nous ont offert une cuisine délicieuse. Délicieusement simple et attachante.

Jugez plutôt : salade de betteraves aux fraises (les dernières de saison), lentilles au céleri, tajine-couscous aux petits pois frais, porc mijoté, gratin d'endives aux pommes, crème à la vanille faite avec une lichette de farine de châtaigne... Le tout accompagné de grosses miches de pain brun, solide et aéré. Et des pichets de jus de griotte légèrement aigrelet, ou de jus de poire velouté, pour les délices des quelques enfants qui couraient entre nos jambes, les lèvres barbouillées de crémeux au chocolat dont la surface légèrement grillée ressemblait à du café.

Au comptoir, il y avait de grosses bottes de menthe fraîche plongées dans des vases et, sous nos assiettes, une délicieuse odeur de cumin parce qu'ils en avaient saupoudré tel un chemin de table rougeoyant et doré, qui stimulait notre nez autant que nos papilles. Comme c'était attentionné. Et comme cette cuisine était intelligente, sensible aux harmonies. J'avais l'impression d'être câlinée.

| *À lire aussi* Nancy, l'inspiratrice

L'ambiance était si chaleureuse que, dès le premier repas, j'ai parcouru la salle des yeux pour voir s'il y avait un responsable. J'en ai trouvé un. Grand et bien bâti, il portait une barbe grise un peu broussailleuse et des cheveux de la même teinte sous une casquette rouge. Ses yeux virevoltaient de gauche à droite pour vérifier que tout se passait bien. Sa chemise colorée lui donnait un vague air de marin bourlingueur. Ou alors, avec son visage légèrement buriné par les ans, on aurait dit qu'il venait de tomber d'un cheval pour orchestrer nos repas.

C'était le cuisinier en chef. Entre deux services, il venait discuter avec les gens, taper sur une épaule, vérifier la température d'un chauffe-plat. Lorsque j'ai voulu me servir un peu de polenta, il m'a suggéré : « *Si vous attendez cinq minutes, j'ai un riz à l'encre de seiche en train de mijoter.* » J'ai bien fait de patienter. Durant ces trois jours, nous avons parfois échangé quelques mots. Il ne m'en a pas fallu davantage pour sentir en lui la passion qu'il mettait dans ses plats. Il m'a raconté qu'un jour une dame lui avait offert quelques gousses de vanille véritable, délicatement emballées dans un linge. Il en avait pleuré de reconnaissance.

| *À lire aussi* Des arbres

Voilà qui fait pleinement partie de la géographie. Comme la pluie, la politique ou l'érosion des côtes. Bon, je reviens quelques instants à l'intelligence artificielle. Je ne voudrais pas que l'on me croie bêtement anti-progrès. En ce moment, on fait beaucoup de découvertes historiques grâce à elle : des pétroglyphes jusqu'ici invisibles à l'œil nu, des chants de baleine décodés. C'est merveilleux. Ah, et je réponds à une question que je me posais moi-même dans une précédente chronique à propos de Thorin, précieux individu néandertalien identifié près de la grotte Mandrin : il s'agissait bel et bien d'un homme (un individu de sexe masculin), la science l'a prouvé.

## Eduquer à la nature

LIBRE  
PROPOS  
par Gaspard Koenig



**A** l'heure où chacun se demande comment rendre acceptable, désirable, ou simplement démocratique la nécessaire transition écologique, la récente note de La Fabrique Ecologique (un think tank) propose une voie d'une radicale simplicité : développer la sensibilité à la nature, rebaptisée « écosensibilité ». Plutôt que de s'acharner à convaincre par la raison, à contraindre par des lois ou à inciter par la fiscalité, il faut réhabiliter l'expérience du vivant sans laquelle aucune transformation ne sera possible.

La Fabrique écologique évoque « l'amnésie environnementale générationnelle », un concept forgé par le psychologue américain Peter Kahn pour désigner l'éloignement des humains vis-à-vis de leur milieu naturel. On constate jusque dans les dessins animés la régression progressive, au fil des décennies, du nombre de paysages mis en scène comme de la diversité des espèces animales représentées.

Cette artificialisation des modes de vie suscite irritabilité et violence. Nos organismes modelés par l'évolution naturelle ne sont pas faits pour vivre hors sol, coupés de leur sensibilité. A l'inverse, de nombreuses expérimentations prouvent combien le contact de la nature permet d'adoucir les mœurs, en améliorant les résultats des élèves ou même en réduisant les durées d'hospitalisation en période post-opératoire. La végétalisation des villes, des salles de classe et (rêvons un peu) des meeting rooms n'est pas un luxe superfétatoire. C'est le début d'un rapport plus apaisé à nous-mêmes et aux autres.

### Émerveillement

Ce que la recherche en sciences sociales nous démontre aujourd'hui, données à l'appui, la philosophie le savait depuis longtemps. Ainsi Elisée Reclus, pionnier de la science géographique du XIX<sup>e</sup> siècle et anarchiste militant, avait bien compris l'influence du milieu sur notre comportement. « Là où le sol s'est enlaidi, là où toute poésie a disparu du paysage, explique-t-il. Les imaginations s'éteignent, les esprits s'appauvrissent, la routine et la servitude s'emparent des âmes. » L'oubli de la nature ouvre la voie au « despotisme des prêtres et des rois ». C'est au contraire en gambadant dans les montagnes ou le long des ruisseaux, deux écosystèmes auxquels Reclus a consacré des monographies, que peut revenir le goût de la liberté.

Nous vivons dans des sociétés obsédées par l'intelligence. Celle-ci est par ailleurs

réduite à la mémorisation des données et à la puissance de calcul, à des fins d'optimisation et d'anticipation. On peut craindre que cet excès d'intelligence computationnelle, bien illustrée par la quête de l'intelligence artificielle, ne nous rende de plus en plus serviles. Le remède que propose Reclus consiste à introduire « le sentiment de nature dans les sociétés modernes », pour reprendre le titre d'un court essai réédité il y a quelques années. Sentiment à la fois instinctif et lointain, qui suppose d'accepter sans ricaner l'émerveillement quotidien d'un rayon de soleil ou d'un chant d'oiseau, et d'en faire une arme politique.

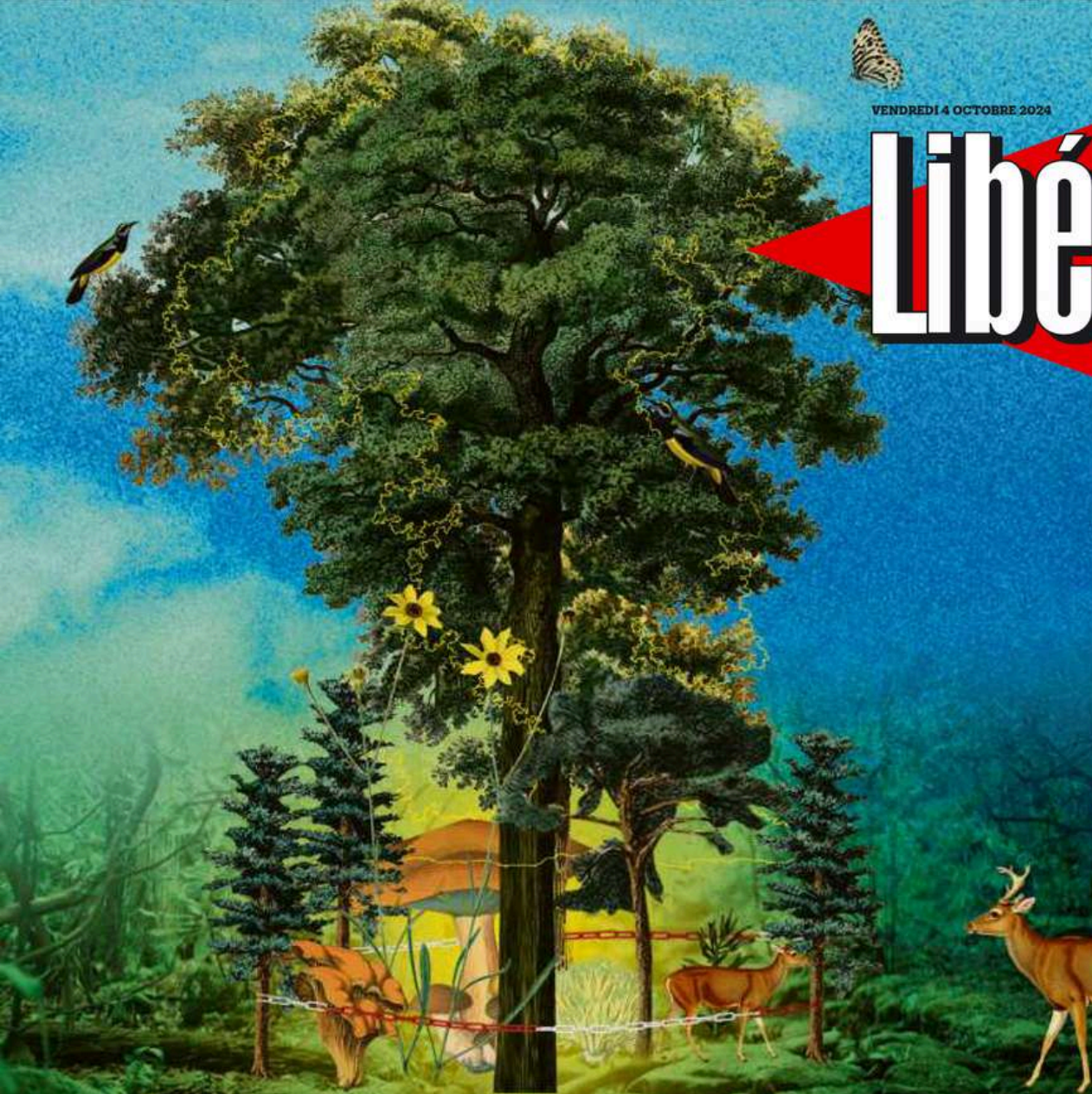
**Il faut faciliter l'accès à la nature en ouvrant à la promenade un territoire aujourd'hui quadrillé par l'enchevêtrement des normes et cadencés par les droits de propriété.**

Sentiment de nature ou écosensibilité devraient faire l'objet de politiques publiques. D'abord à l'attention des nouvelles générations : « Il faut, écrit Reclus, que l'étude directe de la nature et la contemplation de ses phénomènes deviennent pour tout homme complet un des éléments primordiaux de l'éducation. » Il est absurde de vouloir éduquer des esprits libres en les enfermant huit heures par jour dans des salles closes, hélas le mode opératoire ultradominant de l'instruction publique. Les pratiques développées par Françoise Nyssen dans l'école du Domaine du possible, qui marient disciplines académiques et expérimentations agro-écologiques, devraient devenir la norme. Plutôt que de s'attacher exclusivement au « niveau », les responsables de l'Éducation nationale devraient se poser la question du « milieu ». De même, il faut faciliter l'accès à la nature en ouvrant à la promenade un territoire aujourd'hui quadrillé par l'enchevêtrement des normes et cadencés par les droits de propriété, comme dans les pays scandinaves où l'allemandsretten garantit à tous la jouissance d'un environnement commun. Et il n'est pas trop tard pour faire émerger ces villes-jardins dont les architectes rêvent depuis deux siècles.

Il a beaucoup été question d'Elisée Reclus lors de la dernière édition du Festival international de géographie de Saint-Dié-les-Vosges qui s'est tenue le week-end dernier. Un abécédaire très complet vient d'être publié aux Presses du Réel. Espérons que ce renouveau intellectuel ouvre la voie à une écologie sensible, qui ne se résume pas au calcul comptable des émissions carbone, et qui loin de contraindre la liberté humaine la fasse éclore dans toute sa variété.

Gaspard Koenig est philosophe.

« Au nom des terres », « *Le Libé des géographes* », *Libération* //  
vendredi 4 octobre 2024



VENREDI 4 OCTOBRE 2024

# Libé

# Au nom des terres

Conférences, débats, littérature, spectacles... Durant trois jours, le festival international de géographie de Saint-Dié-des-Vosges aura pour fil rouge les «terres». Avec le territoire des Alpes comme invité d'honneur.

**LIBÉ DES GÉOGRAPHES**

**C'**est un de ces paradoxes qui semblent renfermer une vérité inavouable: le Monopoly a d'abord été inventé pour dégoûter ses joueurs du monopole, avant d'être démocratisé comme un mini-simulateur d'ultracapitalisme. Elizabeth Magie, sa créatrice, avait initialement prévu un ensemble de règles, baptisé «Prospérité», qui récompensait l'ensemble des joueurs lorsque l'un d'entre eux obtenait une nouvelle propriété – le jeu était alors gagné par tous les joueurs lorsque celui qui avait débuté avec la plus petite mise parvenait à la doubler. On n'a retenu que la variante, «monopolistique», où les coups bas consacrent la plus haute montagne de billets verts. Assurément, la morale du jeu, qui visait à démontrer que la propriété foncière était une forme de vol organisé qui ne bénéficie qu'à une minorité, s'est perdue en route! Alors que 24% des ménages possèdent 68% des logements (réels, ceux-ci) détenus par les particuliers, plusieurs organisations estiment qu'il est temps de changer les règles du jeu en proposant un nouveau rapport à la propriété et aux terres. C'est ce rapport qui sera au cœur de la 35<sup>e</sup> édition du Festival international de géographie (FIG) de Saint-Dié-des-Vosges, du 4 au 6 octobre, dont *Libé* est partenaire.

#### Bail réel solidaire

Du côté des logements, l'idée qu'il existerait une alternative au statut de propriétaire ou de locataire est notamment portée par les organismes de foncier solidaire (OFS), comme le Comité ouvrier au logement. Créés par la loi Alur en 2014, ces organismes sont dotés depuis 2015 d'un outil décisif: le bail réel solidaire. Concrètement, un OFS achète du foncier, dont il devient propriétaire; les bénéficiaires du bail réel solidaire acquièrent les murs, mais pas le sol, qu'ils louent (à petit prix) à l'OFS. La dissociation entre le foncier et le bâti, au cœur du dispositif, garantit aussi un encadrement du prix des propriétés: le tarif de revente du bâti est limité, l'immobilier est ainsi protégé de la spéculation financière. Les organismes de foncier solidaire connaissent depuis un fort développement: trois groupes avaient reçu l'agrément en 2017, contre 143 en 2024. «C'est un excellent outil pour lutter contre l'inflation de l'immobilier et la concentration de la propriété», observe Elissa Al Saad, doctorante à l'université Paris-Ouest-Nanterre, qui donne une conférence sur la dissociation de la propriété comme outil de résistance à la propriété foncière lors du FIG, ce vendredi. «Mais cela peut avoir comme effet de faire peser sur les ménages modestes le choix de l'antispeculation. Certains pourraient vouloir miser sur la plus-value à la vente pour compenser une retraite modeste, ce que le bail réel solidaire restreint.» La doctorante remarque que, dans les villes qu'elle a étudiées, particulièrement dans le sud-ouest de la France, le bail réel solidaire a été l'outil qui a permis à de nouvelles catégories de population d'accéder à la propriété, comme

# Des solutions terre à terre pour repenser la propriété

Afin de protéger de la spéculation les logements, les commerces en centre-ville, les terres agricoles ou les forêts, des coopératives citoyennes s'unissent pour les sortir du modèle de la propriété privée. Le sujet sera discuté lors du Festival international de géographie de Saint-Dié-des-Vosges du 4 au 6 octobre.

Par NICOLAS CELNIK Illustrations SARAH BOUILLAUD

les jeunes couples qui n'auraient pas eu les moyens d'investir. Mais accueillir de nouveaux habitants n'aurait que peu de sens dans un village déserté: il y a une dizaine d'années, Raphaël Boutin Kuhlmann et Sylvain Dumas ont observé les centres-villes en désuétude et les services publics qui fermaient. S'appuyant sur un rapport de l'Inspection générale des finances qui pointe l'appauvrissement des centres et l'exode des populations aisées en périphérie des villes, ils se sont demandé comment y remédier. «En même temps que cette dévitalisation, on voyait tous les cafés citoyens, librairies coopératives, épiceries solidaires, qui existaient dans les territoires ruraux; et on voyait que ces lieux fonctionnent parce qu'ils répondent à des besoins concrets et immédiats», se remémore Raphaël Boutin Kuhlmann. Ils mettent alors le doigt sur le noeud du problème: «Un modèle de propriété privée qui ne garantit pas l'usage.» Les deux trentenaires montent alors Villages vivants, une coopérative qui défend l'idée que «l'immobilier est un support pour un usage». L'outil principal de la coopérative, c'est le «portage collectif de la propriété»: Villages vivants fait appel aux bonnes volontés pour mettre au pot une épargne solidaire – ils sont aujourd'hui plus de 800 qui ont permis de mobiliser près de 11 millions d'euros. L'initiative a ainsi permis de rouvrir une trentaine

de petits commerces dans des bourgs qui en manquaient cruellement. A chaque fois, ce sont des porteurs de projet qui, n'ayant pas les moyens d'acquérir le local convoités, se tournent vers Villages vivants pour que la coopérative l'achète à leur place, en acceptant de se conformer à une charte de valeurs – il faut que les projets soient associatifs, coopératifs, mais aussi viables économiquement.

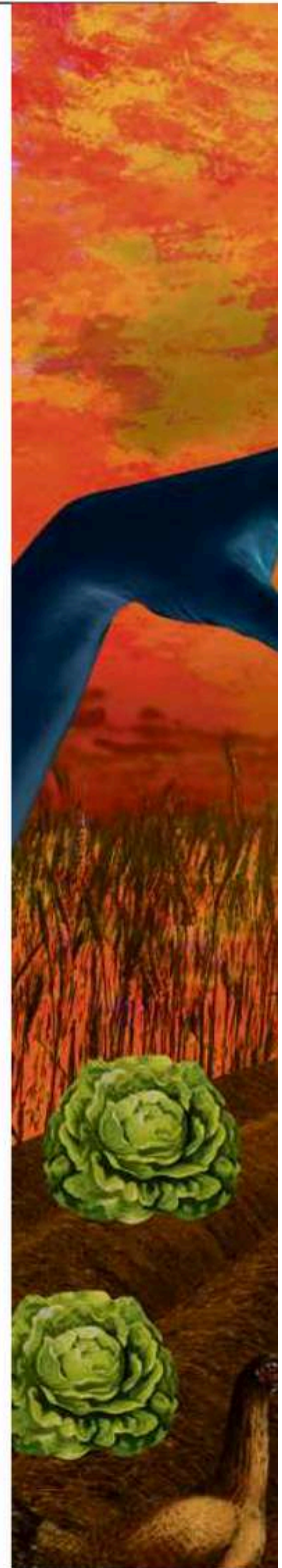
#### «Ce modèle attire»

L'outil clé de Villages vivants a un petit parfum de revanche pour le Monopoly: ce sont les SCA, les Sociétés en commandite par actions. «A l'origine, les SCA sont des outils capitalistiques», observe Raphaël Boutin Kuhlmann. Mais le monde du social a su retourner les outils du

capital pour défendre une cause solidaire. Les SCA avaient historiquement pour but de faire fructifier l'investissement des actionnaires sans risque de perte du pouvoir, en dissociant deux types d'associés: les commandités et les commanditaires – l'associé commandité possède un droit de veto sur les décisions de l'assemblée générale de la SCA, même s'il ne détient qu'une seule part sociale, il ne peut donc être évincé à son détriment. Villages vivants, ainsi que d'autres organismes de foncier social comme Habitat et humanisme, a donc trouvé le moyen de «hacker ce système», en créant comme associé commandité une structure qui soit garante de l'intérêt général et de l'objet social. «D'une certaine manière, le capitalisme a créé de supers outils. Ici, on les utilise non pas pour optimiser notre fiscalité, mais pour maximiser l'efficacité de notre action sociale, le taux de bien-être, la création d'emplois», se félicite Raphaël Boutin Kuhlmann. L'inspiration de Villages vivants, c'est une autre structure dans laquelle Raphaël Boutin Kuhlmann a un temps travaillé et qui fait figure de poids lourd dans le milieu: Terre de liens. Le mouvement, né en 2003, ne défend quant à lui ni les résidences ni les commerces, mais les terres agricoles. Là aussi, le constat est simple: le prix du foncier agricole grimpe en flèche, sous la pression de l'artificialisation des sols, ●●●

«Si on demande une rentabilité financière à la forêt, on ne la considère plus comme un écosystème mais comme un champ d'arbres.»

Nathalie Naulet  
coordinatrice du réseau  
Forêts en vie





●●● de l'accapement des terres par des groupes de l'agroalimentaire, mais aussi, et surtout, par l'agrandissement de la surface moyenne des exploitations, qui impose aux nouveaux entrants de réunir des sommes de plus en plus colossales pour pouvoir se lancer. Les 54 000 épargnants solidaires de Terre de liens ont permis à la branche foncière du mouvement de sécuriser 340 fermes. *«Ce modèle attire les gens parce qu'il est pragmatique, réléchit Gabriela Morinay-Calmon, codirectrice de la Fondation Terre de liens. D'autres associations font un travail essentiel, de plaidoyer, de terrain, etc. Mais sortir les terres agricoles du foncier spéculatif, ça change concrètement la vie des futurs paysans.»* Il revient pourtant à l'ainé de la vague d'alternatives de répondre à une épineuse question : il a fallu vingt ans pour mettre la main sur 340 fermes, quand près de 200 disparaissent chaque semaine. *«On n'a pas l'ambition de renverser la tendance en achetant des fermes à tour de bras, tempère Gabriela Morinay-Calmon, mais plutôt de prouver qu'il est possible d'acheter collectivement des terres agricoles pour les sortir du foncier spéculatif.»*

#### «Joueur de go»

Et il n'en va pas que des champs : du côté de Forêts en vie, ce sont les bosquets qui sont au cœur du combat. *«La forêt, c'est l'un des principaux placements financiers en France, s'étrangle Nathalie Naullet, la coordinatrice du réseau. Si on demande une rentabilité financière à la forêt, ça veut dire qu'on ne la considère plus comme un écosystème mais comme un champ d'arbres.»* Pour favoriser une gestion moins intensive de la forêt, le fonds de dotation traque les parcelles de toutes tailles. Là aussi, c'est détourner un dispositif qui n'avait initialement rien de solidaire, qui a fourni la brèche dans laquelle s'engouffrer : *«À la base, les fonds de dotation, ce sont des pompes à fric créées par Sarkozy pour aller chercher des sous défiscalisés, qui permettent d'aller en chercher d'autres»,* résume Nathalie Naullet. Mis entre les mains d'un mouvement citoyen, le fonds de dotation permet surtout de *«lever une épargne citoyenne en partant de presque rien [15 000 euros, contre 2 millions pour une fondation, ndr] pour construire un territoire, un peu à la manière d'un joueur de go»,* ajoute-t-elle. Car la loi prévoit que celui qui souhaite vendre sa parcelle, si celle-ci fait moins de 4 hectares, a l'obligation de la vendre en priorité à ses voisins. *«Alors on a mis un pied dedans et on essaie de s'étaler, comme le mycélium dans le sol»,* détaille Nathalie Naullet. Et si, de la même manière que Terre de liens, la lutte de Forêts en vie contre les grandes coopératives forestières est celle du pot de terre contre le pot de fer, la coordinatrice tient à rappeler qu'il y a aussi un risque à vouloir *«taper trop haut : c'est justement parce que la forêt est pensée comme un marché mondial qu'on est dans une situation de crise».* Après tout, les leçons du Monopoly s'appliquent aussi au monde associatif : les alternatives le sont tant qu'elles ne sont pas elles-mêmes des monopoles. ◆

« **En Haute-Tarentaise, il ne faut plus penser aux vacanciers** », par François Carrel, « **Le Libé des géographes** », **Libération** // vendredi 4 octobre 2024

IV

LIBÉ DES GÉOGRAPHES

Libération Vendredi 4 Octobre 2024

# En Haute-Tarentaise, «il ne faut plus penser vacanciers»

Tandis que l'épaisseur de neige diminue sur la station de ski des Arcs, la commune savoyarde de Bourg-Saint-Maurice a entamé sa transition pour moins dépendre des sports d'hiver.

**L**e ski, c'est fini? Aux Arcs, station géante de Haute-Tarentaise, la vallée savoyarde phare de l'industrie française des sports d'hiver, rien ne permet de l'imaginer. Bien sûr, en cette mi-septembre, dans les ultimes jours de la saison touristique estivale, les rues de Bourg-Saint-Maurice, ville centre de la station, sont bien peu agitées et le resteront tout l'automne. En décembre pourtant, «la ruée vers l'hiver», comme la résume Marion Grognet, directrice marketing de l'office du tourisme, va recommencer. L'hiver dernier, la station a battu des records: 350 000 visiteurs, 6% de nuitées et 10% de skieurs en plus par rapport à l'hiver précédent. «Une énorme saison: sur les grosses journées de février, nous avons accueilli jusqu'à 25 000 skieurs», précise Marion Grognet sans ciller. On est ici au «cœur de la meule», selon l'expression du géographe Philippe Bourdeau (lire ci-contre), là où se perpétue la puissance de l'or blanc. ADS, exploitant du domaine skiable et filiale du leader du secteur, la Compagnie des Alpes, a réalisé en 2023 un chiffre d'affaires de 87,2 millions d'euros. Marion Grognet se garde pourtant de tout triomphalisme: «Nous performons car d'autres vont moins bien. A la question: "Pourquoi les Arcs?", 75% de nos nouveaux clients répondent: pour être rassurés sur la neige. Et cela s'amplifie chaque année.»

## «Attachement à la montagne blanche»

Les Arcs, deuxième station de France en termes d'accueil avec ses 40 000 lits touristiques et son domaine skiable immense qui culmine très haut – à 3 226 mètres d'altitude –, est représentative de «la stratégie de sanctuarisation» développée par les stations, relève Philippe Bourdeau: «Plus la neige devient rare, plus sa signification symbolique et la fascination qu'on a pour elle sont renforcées. Il y a un attachement très fort à la montagne blanche, contradictoire d'ailleurs avec le fait que la pratique des sports d'hiver devient de plus en plus élitiste.»

La Tarentaise, par une sorte d'effet «report» et grâce à son altitude, serait donc à l'abri des impacts du réchauffement climatique? Guillaume Desrués, auteur de *Touché pas au grisi* (éd. Inverse, 2022) et créateur du Lama Project, think tank de la transition des modèles économiques des stations, nuance: «L'idée que les stations de moyenne montagne seront dans le mur plus tôt que celles d'altitude est un mythe. Bien sûr, ces dernières sont favorisées en enneigement naturel... mais en réalité il y

en a eu très peu l'hiver dernier, y compris en altitude. Ce qui compte, c'est la neige de culture.»

Or, les grosses stations atteignent là leurs limites: «Elles ont toutes fait des saisons records ces derniers hivers mais les exploitants ne peuvent guère faire mieux en entretien et damage, comme en dépenses en énergie et en eau, clarifie l'expert. On atteint cette phase de fréquentation, avec une accélération et des touristes "de la dernière chance", juste avant le mur. C'est un signe de danger. Attention au faux sentiment de sécurité!» Marion Grognet confirme à sa façon la saturation: «Je ne fais plus aucune communication sur le mois de février: les outils sont tendus au maximum, notamment du côté des socioprofessionnels.» Depuis des années, la tension est très forte en particulier pour les résidents permanents et les saisonniers, confrontés à des difficultés croissantes pour se loger.

La construction d'un nouveau Club Med à Arc 1600 en 2018, avec ses 1 000 lits édifiés

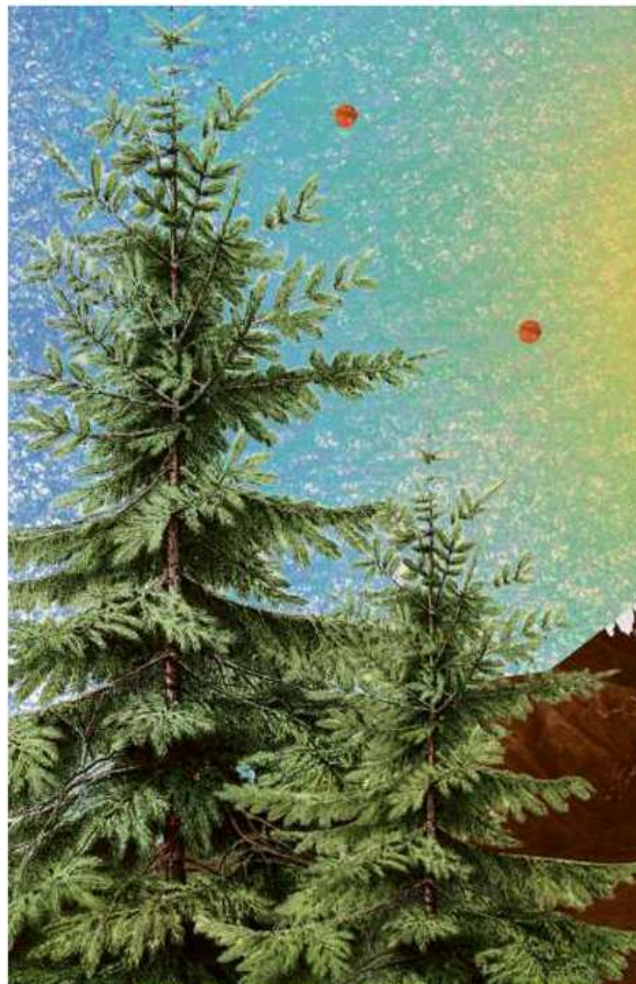
en rasant, une fois de plus, tout un pan de forêt, a choqué une bonne partie des 7 200 résidents permanents de la commune. Le projet suivant – transformer la caserne désaffectée des chasseurs alpins de Bourg-Saint-Maurice en résidences de tourisme de luxe – les a ulcérés. Aux élections municipales de 2020, une liste citoyenne menée par Guillaume

Desrués, quadragénaire et prof de physique, a ainsi remporté largement la mairie et fait basculer la ville et ses stations d'altitude dans une nouvelle ère.

## Ville piétonnisée, végétalisée

La première décision choc, inédite en station, a été un moratoire sur les constructions touristiques. Quatre ans plus tard, la ligne est confirmée: le nouveau plan local d'urbanisme voté le 12 septembre intègre les principes de non-construction de nouveaux lits touristiques dans les stations d'altitude et de zéro artificialisation nette des sols. Ce n'est qu'en fond de vallée, à Bourg-Saint-Maurice, que des lits touristiques pourront être construits, 500 au maximum. Dans le même temps, 800 logements vont être construits pour les habitants permanents, dont une bonne partie dès 2025 sur l'ancienne caserne.

La priorité de Guillaume Desrués est bien de se focaliser «sur la vie à l'année [des] habitants, avec une très haute qualité de vie», insiste-t-il. Et de remettre au centre du territoire la ville basse, plutôt que ses stations: «Bien sûr, le ski est hyper important et reste notre économie, notre identité, mais on rééquilibre, pour passer du statut de station de ski à celui de territoire vivant à l'année, désirable, qui s'est pris en main par rapport aux enjeux climatiques et sociétaux.» La ville est piétonnisée, réaménagée, végétalisée, les mobilités douces sont au centre des aménagements comme de la politique touristique, les services et équipements collectifs, sportifs,



culturels, sont développés, pour les habitants mais aussi en direction des visiteurs. «Il ne faut plus penser touristes ou vacanciers, mais habitants non-permanents à qui on propose de vivre le territoire comme les habitants à l'année», précise le maire.

L'enjeu économique est de désaisonnaliser l'activité touristique, d'élargir la saison estivale. Des acteurs privés se lancent, à l'image du BC7, très gros hôtel-restaurant sorti de terre sur l'ancienne caserne, et non en altitude, et surtout ouvert toute l'année, un pari inhabituel. Ce soir de mi-septembre, près de 200 couverts sont servis au restaurant, contre 300 en période de rush hivernal: «Nous avons de gros groupes venus pratiquer le vélo,

la randonnée, le parapente. Rester ouvert à l'année, ça fonctionne», assure Stéphanie Leroy, directrice de la restauration.

## «Un processus d'acculturation»

L'étape suivante, encore plus ambitieuse, sera le développement d'activités et donc d'emplois non dépendants du tourisme. Pionniers, Anne-Sophie et David Morille ont installé au centre-ville Merc, leur agence de stratégie et de conseil digital, dix employés, et Sowo, espace de coworking pour salariés de grands groupes travaillant en flex office, à distance. Une trentaine sont déjà passés là, ont vécu à Bourg-Saint-Maurice, parfois avec leur famille, certains sont restés. «Nous démarrons un processus d'acculturation: on peut vivre, au cœur des montagnes, de métiers hors tourisme, martèle David Morille. On va accélérer la transition à travers ces nouvelles familles, qui gardent un esprit éloigné de la saisonnalité tout en s'ancrant dans un territoire de vie.» La mutation sera longue, elle est incertaine, mais Bourg-Saint-Maurice assume de s'y engager et joue les éclaireurs.

FRANÇOIS CARREL

Envoyé spécial à Bourg-Saint-Maurice

«On rééquilibre, pour passer du statut de station de ski à celui de territoire vivant à l'année.»

Guillaume Desrués maire de Bourg-Saint-Maurice

« Pour les stations de montagne, “La diversification doit être une réduction de la dépendance au tourisme” », interview de Philippe Bourdeau par François Carrel, « *Le Libé des géographes* », *Libération* // vendredi 4 octobre 2024

Libération Vendredi 4 Octobre 2024



SARAH BOULLAUD

## «La diversification doit être une réduction de la dépendance au tourisme»

**Interview** Le géographe Philippe Bourdeau déplore que les gros domaines skiables renâclent à sortir d'un modèle basé sur le tourisme de masse.

**P**hilippe Bourdeau, professeur émérite à l'Institut d'urbanisme et de géographie alpine (Université Grenoble-Alpes), travaille depuis vingt-cinq ans sur les transitions dans le tourisme et les sports de montagne. Pour lui, il ne suffit pas de sortir du «tout ski», c'est la place

centrale du tourisme en montagne qui doit être réinterrogée.

**Pourquoi la multiplication des alertes sur les menaces qui pèsent à court et moyen terme sur l'économie des stations de ski semble-t-elle rester sans effet sur le système ?**

Pour l'instant, c'est surtout l'été que les impacts du réchauffement sur le tourisme de montagne sont les plus forts. Fonte des glaciers, éboulements, modification des saisons, canicules; les pratiques comme l'alpinisme ou la randonnée sont bouleversées. Sur l'hiver en revanche, on a un palliatif aux aléas d'enneigement: la neige de culture qui maintient les conditions de skiabi-

lité. A condition d'avoir un accès suffisant à l'eau et à l'énergie, et les capacités d'investissement, il y a toujours une réponse technologique. On n'est pas au bout de la démarche: la couverture des domaines skiables en neige de culture est toujours en progression. Donc à part pour les petites stations à basse altitude, il n'y a pas de modification structurelle du secteur. **La majorité des stations sont néanmoins engagées dans une diversification de leur offre...**

Elles ont compris que la diversification est un enjeu majeur et elles travaillent à devenir des stations de montagne, en essayant de ramener dans leur giron des pratiques diffuses - VTT, randonnée, ski de randonnée - pour les rendre dépendantes de la structure et des remontées mécaniques. Elles ont intégré qu'elles devenaient des parcs de

loisir et multiplient les nouveaux équipements: tyroliennes, luge d'été, espaces aquatiques... C'est la solution aménagiste, une juxtaposition d'animations, une suren-



VALÉRIE DELBECQUE

**INTERVIEW**

chère expérientielle et technologique énergivore, un suréquipement qui est un pied de nez aux angoisses écologiques et à la nécessité de préserver l'habitabilité de la planète, les ressources, la biodiversité...

**C'est une impasse ?**

Le modèle économique qui avait été construit sur les sports d'hiver ne trouvera manifestement pas son relais autour des sports d'été et d'une diversification qui ne généreront jamais le chiffre d'affaires offert par le ski aux remontées mécaniques. C'est pour cela qu'il faut sortir du «tout tourisme». La diversification doit aussi être une réduction de la dépendance au tourisme, sans laquelle il n'y aura pas de modèle économique alternatif. Ce qui n'est pas facile et envisageable partout: les plus grosses stations sont celles qui auront le plus de mal à sortir de cette dépendance.

**Même en moyenne montagne, l'idée de ne plus tout miser sur le tourisme, d'abandonner les stations, suscite pourtant de très fortes réticences. Comment l'expliquer ?**

Le modèle hégémonique, celui de la Tarentaise, reste la référence culturelle. C'est construit par l'histoire - le ski a «sauvé» la montagne et a fait sa richesse - et c'est entretenu par le lobby du ski, qui parle pour toutes les stations alors qu'il défend essentiellement les plus grandes; avec une efficacité médiatique redoutable qui maintient les acteurs dans la fascination pour ce modèle. Cet attachement symbolique bloque la réflexion, d'autant qu'il y a de très bonnes raisons d'être réticent face au changement: les rentes qui perdurent dans les activités et l'immobilier, l'absence d'un modèle de substitution et la force des identités professionnelles et territoriales structurantes.

**Comment construire ce modèle alternatif ?**

La transition est déjà là, pas dans le cœur du système que sont les grosses stations, mais aux marges, en périphérie, là où la cohérence intrinsèque du système se désagrège... Sauf qu'il y a une invisibilisation de la diversification économique déjà en œuvre. On le voit dans la plupart des massifs où il existe une dynamique résidentielle très forte, comme le Vercors par exemple: des habitants permanents font vivre l'économie locale, tous les services - les artisans, les commerces, l'agriculture, le maraîchage... Des habitants secondaires sortent de la vision consumériste. Cette vie à l'année est en partie structurée par des loisirs de montagne, mais les exploitants des remontées ne sont plus les plus gros employeurs du massif! Le tourisme a été le moteur d'une pensée de la montagne en matière d'attractivité, pour ceux qui n'y vivent pas. On doit franchir un cap et raisonner en termes d'habitabilité, ce qui oblige à repenser la place du tourisme. Les pouvoirs publics ont un rôle à jouer en réorientant les investissements pour privilégier l'ingénierie de diagnostic territorial et l'accompagnement.

Recueilli par F.C.  
Correspondant à Grenoble

# « La voie géographique, remède à l'écoanxiété ? », par Alexis Amel et Nicolas Escach, « Le Libé des géographes », Libération // vendredi 4 octobre 2024

VI **LIBÉ DES GÉOGRAPHES**

Libération Vendredi 4 Octobre 2024

## La voie géographique, remède à l'écoanxiété ?

Par **Alexis Amel**  
Maître de conférences  
en géographie,  
Campus des transitions  
(Sciences-Po Rennes, Caen)

**M**algré des conséquences palpables du changement climatique et de l'érosion de la biodiversité, trop peu de programmes pédagogiques ont digéré les enjeux environnementaux au-delà de l'introduction de sensibilisations (préconisées par le rapport Jean Jouzel). «L'écologisation» des enseignements prend du temps et pour cause: accroître nos connaissances signifie reconnaître notre vulnérabilité, ce qui exige de la lucidité mais entraîne par ricochet un climat anxieux qui désarçonne faute d'un outillage pédagogique suffisant. Cette réalité est encore plus perceptible dans les rares cursus qui abordent de front la redirection écologique, en particulier quand le flot d'informations négatives n'est pas contrebalancé par des perspectives concrètes de mise en mouvement.

Le rythme effréné auquel les crises se sont succédées ces dernières années (Covid compris) n'a fait que renforcer un sentiment d'anxiété généralisé, notamment chez les jeunes. Terme relativement récent et à la définition fluctuante, «l'écoanxiété» fait référence à la détresse causée par le changement climatique se traduisant notamment par une difficulté à se projeter concrètement dans son propre avenir. Elle naît d'une dissonance cognitive que les géographes peuvent lire comme une dissonance d'échelles: des phénomènes globaux affectent jusqu'à notre intimité et nos corps, mais nous nous sentons impuissants à notre place pour agir concrètement sur eux. Le sentiment d'inaction générale se confronte à la dimension systémique, celle où tout paraît lié; les progrès réalisés à l'échelle individuelle étant rapidement obscurcis par des dangereux retours en arrière ou contournements à l'échelle globale. Dans ce contexte, l'émotion des étudiants n'a rien de pathologique: elle est un point de départ stimulant pour la mise en œuvre d'approches pédagogiques expérimentales et de nouvelles mises en récit des transitions.

L'écoanxiété est le constat d'un sentiment d'absence de prises avec nos milieux et d'une difficulté à manier avec

discernement les focales. Or les mécanismes d'appropriation, d'orientation et les jeux d'échelle sont au cœur de la méthode géographique. Les cartes, renouvelées dans leurs formes par l'ouvrage *Terra Forma: manuel de cartographies potentielles*, offrent dans les cours l'occasion d'une visibilité du vivant, d'un renforcement du sentiment d'habiter et d'une encapacitation individuelle et collective. La finesse de la lecture géographique qu'elles proposent aide à distinguer ce sur quoi nous avons la main et ce qui nous échappe, à lever progressivement nos dépendances, mais aussi à compter nos alliés, en particulier le vivant non humain avec lequel nous pouvons entrer en collaboration.

«L'inquiétude géographique précède et porte la science objective», rappelle le géographe Eric Dardel. A l'aide de la géographie, une révolution pédagogique est nécessaire. Sortir du prêt à consommer pour accompagner des trajectoires d'engagement au sein des territoires (dans le cadre d'incubateurs étudiants). Engager une décélération pédagogique pour substituer au seul projet tutoré de nouvelles temporalités pédagogiques (veilles et permanences territoriales, retraites de lecture, saisonnalité des enseignements). Approviser enfin l'incertitude et sortir du mythe des solutions: accepter de ne pas fournir de réponse précise mais aider à «re-présenter» les enjeux du problème par des formats inspirés de l'écologie culturelle à l'instar de la performance artistique. Un tel élargissement de la palette pédagogique mobilise l'ensemble des intelligences chez les étudiants (intuition, perception sensible) et tire une forme concrète du sentiment de flou.

L'immersion et la pratique du terrain mettent en expérience les stratégies d'adaptation et familiarisent les étudiants avec la complexité chère à Edgar Morin. Le Campus des transitions (Sciences-Po Rennes, Caen) a ainsi proposé aux étudiants durement touchés par la Covid 19 une «école en bateau» de la Normandie jusqu'au Danemark. Au plus près des conséquences naturelles, économiques et sociales du changement climatique, les étudiants sont montés sur le voilier avec un projet personnel à l'impact: mesure de l'évolution chimique de l'eau, ramassage de déchets marins pour la réalisation de mobiliers pédagogiques, évaluation de dispositifs low-tech autour de l'énergie



**Le Campus des transitions a proposé aux étudiants durement touchés par la Covid 19 une «école en bateau» de la Normandie jusqu'au Danemark.**

ou de l'alimentation. Enseignants, administratifs et étudiants ont pleinement contribué à la vie à bord et au pilotage, ce qui a permis l'acquisition de nouvelles compétences et a généré un fort sentiment d'empathie et de cohésion. La sobriété, loin d'être vécue négativement, a étendu la créativité du groupe. Changer de cadre pendant une période de trois semaines a aussi révélé le burn-out émotionnel vécu par certains étudiants. L'anxiété naît de l'inconnu: nous avons collectivement à créer des

espaces pédagogiques qui nous mettent en situation, nous confrontent à nos peurs et nous donnent le temps de reprendre confiance en nous-mêmes. Cette transformation de l'écoanxiété en «puissance d'apprendre et d'agir» ne peut être efficace qu'à diverses conditions: taille des effectifs étudiants limitée, soutien financier et pédagogique des établissements, possibilités de pédagogies hors-les-murs, décloisonnement vers les sciences et l'art. Celle qui se doit d'être une priorité est l'accompagnement professionnel et individuel des enseignants également assujettis au sentiment d'écoanxiété. Ainsi, les établissements doivent pleinement endosser leur rôle dans la formation des enseignants aux enjeux écologiques en leur apportant un appui financier et psychologique notamment. Alors que la diminution drastique du budget alloué à l'enseignement supérieur est envisagée, comment assurer un accompagnement cohérent des enseignants à une mise en récit inspirante des transitions pour lutter contre l'écoanxiété des étudiants? ➤

# « Modifier les entrées de ville ? La réalité urbaine est plus complexe », par Nicolas Lebrun, « *Le Libé des géographes* », *Libération* // vendredi 4 octobre 2024

Libération Vendredi 4 Octobre 2024

VII



SARAH BOULLARD

## Modifier les entrées de ville ? La réalité urbaine est plus complexe

Par **Nicolas Lebrun**  
Maître de conférences  
en géographie

**D**ans un contexte de sobriété foncière lié à l'objectif «zéro artificialisation nette», une des solutions proposées par l'Etat pour densifier, a été de proposer de renforcer la diversité fonctionnelle des entrées

de ville, partant du constat que les paysages de la «France moche» correspondent avant tout à des zones monofonctionnelles, le plus souvent marchandes. C'est l'éternel dosage entre «zonage fonctionnel» (une portion d'espace

**Proposer la mixité comme solution face au zonage, c'est associer inexorablement mixité et densité – ce qui est discutable.**

urbain, appelée zone, est assignée à une fonction) et «mixité fonctionnelle» (dans une même portion de ville, on trouve plusieurs fonctions entremêlées). Mais en proposant la mixité comme solution face au zonage, c'est associer inexorablement mixité et densité – ce qui est discutable – et c'est ramener le zonage au rang de solution urbaine d'un autre temps, qu'on aimerait révolu. Or, la réalité urbaine est un peu plus complexe. Si les zones marchandes d'entrées de villes produites ces quarante dernières années sont gourmandes en place, ce n'est en rien parce qu'elles sont monofonctionnelles. Il serait curieux de penser que parce qu'on fait moins de choses à un endroit donné, cela va prendre plus de place. C'est davantage parce que nous étions dans une période où la sobriété foncière était anachronique. La consommation d'espace n'était pas perçue comme un problème et les terrains étaient peu chers. Pourquoi se priver ?

De fait le modèle de la grande surface avec parking s'est facilement imposé, dans un modèle où l'accessibilité automobile était privilégiée, et dans un contexte où la législation était très permissive. Ce qui veut dire que si les éléments de contexte sont moins favorables (coût et disponibilité du foncier, facilité à obtenir le droit de s'implanter), les acteurs du secteur sont tout à fait capables de faire des zones marchandes plus denses. Pour l'instant, ils n'en éprouvent simplement pas le besoin.

Injecter de la mixité fonctionnelle dans des espaces à dominante marchande peut apparaître comme une bonne idée. Puisque nous sommes à surfaces artificialisées constantes, réinjecter du logement par exemple, c'est nécessairement densifier. C'est surtout un bon coup à jouer pour les promoteurs immobiliers en tout genre : on remet sur le marché des surfaces constructibles, des espaces qui étaient déjà artificialisés, dans un cadre réglementaire où artificialiser de nouvelles terres va devenir moins facile. On se donne les moyens de créer de nouveaux quartiers, de faire de vrais nouveaux morceaux de ville. Mais encore faut-il en avoir besoin. Cela va dépendre largement du

dynamisme local : si le marché immobilier est tendu dans certaines métropoles, c'est loin d'être le cas dans nombre de villes petites et moyennes. Mais pour la fonction marchande, est-ce une bonne idée ? C'est moins certain. Si nos zones marchandes se sont établies en entrée de ville c'est le plus souvent pour bénéficier d'une excellente accessibilité, notamment par automobile. Mais c'est aussi parce que si ces mêmes magasins avaient été mis au cœur des quartiers, leur clientèle eût été bien moindre. C'est une opposition récurrente entre deux façons d'attirer le consommateur : ce que j'appelle la centralité de polarisation et la centralité d'ancrage.

La centralité de polarisation c'est celle de nos zones commerciales. Elles misent sur une offre importante et diversifiée pour faire venir des clients de partout : de la ville, mais aussi des environs. Les entrées de ville polarisent le territoire en s'appuyant sur de vastes aires de chalandises. Pour ce faire, elles doivent plaire au plus grand nombre, et se mettre un peu à l'écart du quartier voisin. Sinon l'image de celui-ci se télescoperait avec l'image de la zone marchande et celle-ci serait moins attractive pour des clients venant d'ailleurs. C'est pour cela qu'on leur reproche de se ressembler toutes ; mais si ce n'était pas le cas, elles seraient moins consensuelles et donc paradoxalement moins attractives.

La centralité d'ancrage, c'est celle qui est liée à l'identité de son territoire. Implanté au cœur du quartier, le commerce a alors vocation à s'inscrire dans une logique de proximité et d'appropriation. Il y a peu de chances, du fait même de sa localisation, que les habitants du quartier voisin soient tentés de s'y rendre : ce n'est pas «chez eux».

En basculant un espace marchand d'une configuration de zonage à une configuration de mixité, on change de facto son registre de centralité. On glisse de la centralité de polarisation vers la centralité d'ancrage. L'offre marchande ne pourra plus être la même, sinon c'est l'échec assuré. Ce qui veut donc dire que si, par défaut, on veut ménager les parties, on va vraisemblablement se contenter de densifier sans générer d'espaces mixtes. On va pour cela concentrer l'offre marchande dans une zone plus petite qu'avant, de manière à dégager de la place pour une autre zone, résidentielle par exemple. On va donc densifier mais en juxtaposant des espaces sans penser à leur articulation. L'objectif de la densification sera donc atteint. Mais l'annonce de mixité fonctionnelle et d'une ville plus qualitative n'aura pas fait long feu. ➤

# « Christian Grataloup rebat les cartes », par Virginie Bloch-Lainé, « Le Libé des géographes », Libération // vendredi 4 octobre 2024



Christian Grataloup le 19 septembre à Paris.

## Christian Grataloup rebat les cartes

**Portrait** Invité au festival de Saint-Dié, le géohistorien s'est fait connaître grâce à ses «Atlas» à succès qui racontent l'histoire de l'humanité, de l'espace ou de la planète en centaines de cartes.

**D**epuis quelques années, le professeur émérite de l'université Paris-Diderot se présente comme étant à la tête d'une petite entreprise: les atlas historiques qu'il conçoit, avec l'aide d'une équipe, pour les éditions des Arènes depuis 2019 se sont vendus, tous titres confondus, à plus de 200 000 exemplaires. Alors que vient de sortir un nouveau volume, l'Atlas historique du ciel, Christian Grataloup a déjà commencé à travailler sur un Atlas historique du climat.

«C'est un scoop, que je vous donne», précise le pape de la cartographie

historique (qui sera présent au Festival international de géographie de Saint-Dié-des-Vosges, où il est invité comme grand témoin), dans son appartement très bien rangé du XV<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Le premier de la série, l'Atlas historique mondial, est devenu un classique. Il est préfacé par Patrick Boucheron, qui y souligne que les historiens, «s'ils dessinent une carte, y voient tout ce qu'ils ne savent pas. Certains insistent et s'obstinent, la plupart renoncent. Mais tous sont confrontés à cette rigueur propre à la narration cartographique: le trait doit trancher ce

que le texte laisse dans le vague. Dessiner, c'est décider.» Et d'ajouter: «La cartographie est une école de la précision historique.»

Christian Grataloup a toujours aimé à la fois l'histoire et la géographie, et toujours apprécié dessiner des cartes. Il voit dans ce goût une empreinte de son enfance. Son père était boucher. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il a été enfermé à Rawa-Ruska, un camp de représailles pour prisonniers récalcitrants, situé dans l'ouest de l'actuelle Ukraine. Abîmé physiquement, il a dû changer de métier après la guerre: «Il est devenu commissionnaire en bestiaux. J'allais avec lui acheter des bœufs. Grâce à lui, je m'intéresse depuis longtemps à la découpe de la viande. Et la cartographie... c'est un peu de la découpe», ajoute-t-il avec humour. Quant à la mère du géographe, elle travaillait avec sa propre mère qui avait une petite entreprise de roulotte de la soie à Lyon: «La carte, c'est du tissage.»

Grâce à la loi de 1948, qui bloquait certains loyers, et par l'intermédiaire du syndicat de la soierie, la mère de Christian Grataloup avait pu obtenir un logement dans un quartier bourgeois de Lyon, les Brotteaux, où se trouve l'excellent lycée du Parc: «Comme j'étais bon élève, j'ai pu y entrer.» C'est en classes préparatoires que Christian Grataloup a un coup de foudre pour la géographie. Il intègre l'ENS Cachan, fait une licence de géographie, une licence d'histoire, et s'intéresse à l'anthropologie: «Le structuralisme, dominant à l'époque, est ma matrice intellectuelle. J'allais évidemment écouter Claude Lévi-Strauss au Collège de France, mais il était très pointu. J'allais surtout assister aux conférences de Maurice Godeller à l'ENS.» Les années 70 sont aussi celles d'une émancipation par rapport à la géographie physique qui régnait en maîtresse: «Ceux qui s'intéressaient aux villes et aux réseaux urbains étaient les novateurs. C'était une sorte de querelle des Anciens et des Modernes.»

### Modélisation

Grataloup, qui dès cette époque fuit l'enfermement, se réjouit de cette ouverture. Agrégé de géographie, il enseigne dans le secondaire et se greffe, dans les années 80, aux historiens qui reprennent et réveillent le mot «géohistoire», créé par Fernand Braudel: «En 1942, Braudel écrit à Lucien Febvre une lettre dans laquelle il utilise ce terme, qu'il a inventé mais qu'il n'a pas, si bien qu'il est tombé peu à peu en désuétude. Il désigne une géographie qui permet de comprendre les processus historiques, de combiner des logiques de l'espace et des logiques temporelles, de voir comment la position des phénomènes sur la surface de la terre aura des conséquences sur la dynamique historique. J'y ai vu la possibilité de me distinguer à la fois de la géographie et de l'histoire.» Tout en étant professeur dans une classe préparatoire aux écoles de commerce, Christian Grataloup rédige

une thèse sur des techniques de modélisation graphique qu'il applique à la cartographie historique: «J'avais déjà mes préoccupations actuelles.»

### «Univers»

Une autre querelle divise le milieu des géographes, opposant «ceux qui étaient très modélisateurs, structuralistes, quantitativistes – plutôt ma famille – et les géographes qui avaient un côté humaniste», représentés par Yves Lacoste, le fondateur de la revue Hérodote. Sur le plan institutionnel, c'est le camp des modélisateurs qui a gagné. «Je ne sais pas s'il y a de nouvelles querelles, aujourd'hui. On s'ennuie peut-être un peu.» Devenu docteur relativement tard, à 42 ans, il passe vite son HDR (habilitation à diriger des recherches) et est nommé professeur à l'université Paris-Diderot: «Les contestations des années 70 étaient en place.»

Etre géomorphologue permet à Christian Grataloup de se pencher sur toutes les périodes historiques: «S'il y a un mot auquel je tiens, c'est celui de généraliste.» Il y a un an, il a publié Géohistoire (Les Arènes), dont chaque chapitre se termine par un récit contre-factuel, une uchronie. Amateur de fictions, Christian Grataloup aime «les romans qui construisent des univers» et les livres de Georges Perec, l'auteur d'Espèces d'espaces, l'écrivain qui a modélisé un immeuble dans la Vie mode d'emploi et retranché une lettre à l'alphabet dans la Disparition.

**VIRGINIE BLOCH-LAINÉ**  
Photo **CHRISTOPHE MAOUT**

### LES 4, 5 ET 6 OCTOBRE À SAINT-DIÉ-DES-VOSGES

Durant trois jours, la ville de Saint-Dié-des-Vosges devient le lieu privilégié d'échanges entre géographes, chercheurs, universitaires, enseignants, écrivains ou illustrateurs et le grand public. **Le territoire des Alpes** sera mis à l'honneur lors de cette 35<sup>e</sup> édition. **Le thème «terres»** sera le fil rouge de ces trois jours. Conférences, débats, littérature, géo-numérique, gastronomie, cinéma, spectacles... Cette «terre», terrain de jeu des géographes, sera déclinée sous toutes les formes.



« Festival International de Géographie: une édition 2024 autour du thème "Terres" », dans **Géo** // jeudi 3 octobre 2024



Voyage **Environnement** Géopolitique Sciences Histoire Animaux Aventure Voyages en France Métiers de l'environnement

Accueil > Environnement

# Festival International de Géographie: une édition 2024 autour du thème "Terres"

 Festival [SUIVRE CE THÈME](#)

La 35e édition du Festival International de Géographie de Saint-Dié-des-Vosges a lieu du 4 au 6 octobre 2024 (gratuit). Aperçu du programme autour d'un thème (Terres) et d'un territoire invité (les Alpes).

NASTASIA MICHAELS | Publié le 03/10/2024 à 18h44

[SAUVEGARDER L'ARTICLE](#) Partager sur:   



[Ecouter cet article](#) Festival International de Géographie: une édition 2024 autour du thème "Terres"

00:00

"Terres" : au thème mis à l'honneur cette année par le [Festival International de Géographie](#) (FIG) de Saint-Dié-des-Vosges (88), il faudrait probablement consacrer plusieurs années, voire plusieurs décennies... Pourtant, sur trois jours seulement, les organisateurs de l'évènement se proposent d'en explorer les grands enjeux afin de les rendre, comme à chaque édition, accessibles à tous.

"Territoire", "terroir", mais aussi "sol", "foncier", "cadastre", et même "immobilier" sont autant de mots qui se cachent derrière celui de "terres", souligne en effet un communiqué de l'ADFIG, l'Association pour le Développement du FIG ayant pour objectifs la promotion de la connaissance, de la géographie et des sciences humaines ainsi que l'organisation du Festival, appuyée par une soixantaine de bénévoles.

Ainsi, le dispositif "zéro artificialisation nette" (ZAN), les "zones à défendre" (ZAD), l'avenir des [modèles agricoles](#), l'appropriation des terres, la gestion communautaire ou encore la [crise du logement](#) feront partie des sujets abordés lors des quelque 250 rendez-vous prévus : tables rondes, rencontres et débats mais aussi expositions, ateliers, spectacles, "mini-conférences jeunesse", cinéma, concerts...

## 40 000 festivaliers attendus

Les discussions se noueront également autour du territoire "invité" du festival qui, cette fois, n'est pas un pays (il s'agissait l'année dernière du [Chili](#)) mais... une chaîne de montagnes ! Il sera en effet question des [Alpes](#), autour d'une interrogation clé : "qu'est-ce qui, au-delà des frontières nationales, unit le territoire alpin ?" L'occasion, donc, d'évoquer sa faune et sa flore et bien sûr la [fonte des glaciers](#).

Alors, ferez-vous partie des 40 000 festivaliers attendus dans le Grand Est ? Les intervenants, eux, sont annoncés. Il y aura notamment [Gaspard Koenig](#), philosophe et président de cette 35e édition, mais aussi le géohistorien Christian Grataloup et la romancière Sandrine Collette, respectivement "grand témoin du FIG" et présidente du Salon du Livre. Bien d'autres géographes, chercheurs, universitaires, enseignants, écrivains et illustrateurs figurent également au [programme](#).

« *Au-delà des cartes postales, certains territoires alpins sont marqués par une déprise rurale et une crise agricole qui participent à l'enfrichement des terres.* »

Côté spectacle vivant, on ne manquera ni "Des jardins et des hommes", une plongée dans l'histoire de l'écologie accompagnée par Patrick Scheyder, Allain Bougrain Dubourg et Abdelghani Benhelal (samedi 5 octobre, 19h-20h), ni "Transfiguration", une performance artistique d'Olivier de Sagazan combinant sculpture, peinture et théâtre (vendredi 4 octobre, 20h-21h30). Sans oublier "Border Line", un spectacle de rue contemporain de la compagnie de l'Athanor (dimanche 6 octobre, 16h-17h).

## Activités jeunesse et gastronomie

Pour les plus jeunes (à partir de 3 ans), une dizaine d'activités sont au programme du "FIG Junior" : jouer avec les [timbres-poste](#) des pays des Alpes et du monde, sculpter des animaux ou leurs empreintes en argile, faire le tour du monde avec des puzzles géographiques en bois et visiter un planétarium, entre autres (samedi et dimanche de 9h à 18h). Petits et grands profiteront également de la gastronomie – qui "*rime avec géographie*" – sur la place du Marché et à l'Éco Resto.

« *Explorer les distinctions et relations entre terres, sols et foncier, voilà l'intention de cette 35e édition du FIG. Florence Nussbaum & Adrien Baysse-Laine, directeur•trices scientifiques 2024* »

Mais pourquoi un festival international de géographie à Saint-Dié-des-Vosges, au juste ? Peut-être parce que c'est là qu'en 1507 a été porté le [mot Amérique](#) sur une carte géographique. Bonus non négligeable : tous les sites du festival, ainsi que la Gare SNCF, se trouvent "*dans un rayon de 15 minutes de marche maximum.*"

**Informations pratiques :** Toutes les manifestations du Festival International de Géographie sont gratuites et en accès libre, dans la limite des places disponibles. Une billetterie gratuite est ouverte sur chaque site environ 30 minutes avant chaque rendez-vous. Le FIG est une manifestation publique, couverte par des photographes et des vidéastes.



**NASTASIA MICHAELS**

Journaliste rédactrice web Environnement GEO.fr

[VOIR SES PUBLICATIONS](#)

Avant de devenir journaliste scientifique et de publier ses articles dans la rubrique Environnement de GEO.fr ainsi que dans les pages du magazine GEO, Nastasia a côtoyé les chercheuses et les chercheurs dans le cadre de plusieurs stages réalisés au sein des...

« **Forêt et finance : la fin des bons pères de famille** », par **Arthur Guérin-Turcq** », dans **AOC** // jeudi 3 octobre 2024

# AOC

Analyse Opinion Critique Entretien Fiction | Auteur-e-s **Rayonnages** Tables Archives Librairie

jeudi 3 octobre 2024

ÉCOLOGIE

## Forêt et finance : la fin des bons pères de famille

Par **Arthur Guérin-Turcq**

GÉOGRAPHE

Que reste-t-il de la figure du propriétaire forestier, gestionnaire « en bon père de famille » de l'exploitation raisonnée de ses terres ? Plus grand chose, assurément. Aujourd'hui, les fonds d'investissement s'allient aux propriétaires les plus fortunés pour capter la rente forestière, au détriment des petits propriétaires comme des impératifs écologiques actuels. *Article commandé en partenariat avec le Festival International de Géographie de Saint-Dié-des-Vosges.*

**L'**approche de l'adaptation des écosystèmes forestiers au dérèglement climatique est bien documentée par les sciences de l'environnement. En revanche, les changements économiques et sociaux qui affectent les forêts françaises sont souvent minorés.

Pourtant, « l'espace forestier [...] est un des lieux où les tendances les plus lourdes d'une société se donnent libre cours »[1]. En France, la forêt privée[2] est donc un espace privilégié pour appréhender le processus de **financiarisation de la ressource forestière**. Aujourd'hui, les fonds d'investissement s'allient aux propriétaires les plus fortunés pour capter la rente forestière au détriment des petits propriétaires qui géraient jusqu'alors leur forêt « en bon père de famille », selon l'expression consacrée.

Dans *La Grande transformation*, Karl Polanyi décrit comment l'avènement du capitalisme opère une bascule du pouvoir de la sphère politique vers la sphère économique dans des sociétés où la terre, la monnaie, et les hommes sont désormais soumis aux lois du marché. Par la rente spatiale qu'elle offre, la forêt française est caractéristique de ce phénomène. L'incorporation de la logique financière dans le domaine de la gestion forestière transforme la forêt en simple actif, comme un bien immatériel prêt à être échangé sur les marchés. À bas bruit, disparaît alors la figure du propriétaire forestier, gestionnaire « en bon père de famille » de son domaine, archétype paternaliste et vieillissant du propriétaire terrien attaché à la conservation du paysage et à la production raisonnée de bois. Néanmoins, bien qu'ils soient de plus en plus assujettis aux normes productivistes des coopératives forestières, ces propriétaires traditionnels bénéficient encore d'une grande autonomie dans la gestion de leur patrimoine.

Loin de la bifurcation du modèle économique qu'impose l'accélération du changement climatique, la financiarisation de la forêt ouvre la voie à une « accumulation par dépossession »[3], sous forme de concentration foncière et économique. Le modèle sylvicole français, celui d'un capitalisme terrien et rentier « en bon père de famille », est ainsi renouvelé par l'arrivée de fonds d'investissement aux pratiques prédatrices. Le recours croissant à des mécanismes financiers concrétise donc peu à peu la grande transformation d'une forêt française bientôt exclusivement régie par la sphère économique.

## **Les forestiers à l'affût des nouveaux capitaux**

Depuis une cinquantaine d'années, de plus en plus de propriétaires confient la gestion de leur patrimoine forestier à des coopératives forestières qui leur assurent des rendements intéressants, notamment en convertissant leur parcelle en plantation de résineux à la croissance rapide.

Dans le massif forestier du Morvan, les plantations de Douglas sont emblématiques de ce phénomène de rentabilisation accrue. Toutefois, cette solution n'est pas suffisante pour enrayer l'essoufflement du capitalisme forestier français, d'autant plus que les coupes rases sont de plus en plus critiquées dans l'opinion publique. Ainsi, même les députés macronistes, pourtant favorables à l'industrialisation de la forêt, ont proposé de réguler ces pratiques désastreuses pour la biodiversité, les sols, et le paysage.

En parallèle, de multiples critères de conservation de la nature protègent des îlots forestiers, la plupart en propriété publique. Or, l'État français cherche à **démanteler** progressivement cette protection forte au profit de la filière-bois. Ainsi, la forêt française devient de plus en plus « **schizophrénique** », partagée entre des monocultures dégradées en expansion et des sites forestiers qui demeurent encore conservés bien que menacés.

Dans ce contexte incertain pour les propriétaires forestiers, Antoine d'Amécourt, le président de Fransylva, la puissante Fédération des Syndicats de Forestiers Privés de France, écrit en 2021 : « Les forestiers sont régulièrement confrontés à l'obstacle de la surface foncière : en effet, en dessous d'un certain seuil, comment rentabiliser le travail effectué en forêt ? Le monde dans lequel nous évoluons nous offre une opportunité : celle de valoriser et monétiser non seulement le bois mais aussi les services rendus par l'entretien de la nature. Le carbone et maintenant la biodiversité sont identifiés comme des biens à rémunérer. Dans ce contexte, la pluralité des forestiers et la coexistence de propriétés de toutes tailles constitue une véritable chance pour la préservation de la biodiversité. » En clair, selon le chef de file des propriétaires, la forêt trouvera son salut si elle est appréhendée à la fois comme un actif vert et un puits de carbone.

Ainsi, les propriétaires forestiers s'affichent désormais en ardents défenseurs de l'environnement. Dans un **milieu social** où le long terme fait référence et où l'argent facile est méprisé, certains forestiers deviennent soudainement des apprentis spéculateurs. Certains propriétaires tirent profit du double mouvement de financiarisation et d'écologisation de la filière-bois. C'est le cas dans les Landes de Gascogne où la sphère économique domine la production forestière depuis la création du massif au XIXe siècle. Cependant, la grande majorité des propriétaires forestiers français sont bousculés par les nouveaux investisseurs qui mobilisent les mécanismes du marché carbone.

En effet, ces nouveaux acteurs valorisent désormais les forêts pour leur fonction de séquestration du carbone, vu comme une forme de compensation des surplus d'émissions de gaz à effet de serre (GES). Le Paiement pour service environnemental (PSE), le *Reducing Emission from Deforestation and Forest Degradation* (REDD+) ou les obligations comme les *Forest Backed Bonds* sont autant de dispositifs qui incitent à investir dans des actifs forestiers et transforment la nature en capital[4]. Selon le même principe, la sylviculture française s'appuie de plus en plus sur l'allocation aux propriétaires de crédits d'émission de GES afin qu'ils maintiennent les forêts en l'état, ou les gèrent durablement selon les critères des labels Programme de reconnaissance des certifications forestières (PEFC) ou *Forest Stewardship Council* (FSC).

Ces mutations font entrer les forêts françaises dans un nouveau modèle capitaliste. L'espace forestier n'est plus seulement un patrimoine à transmettre, il est dorénavant un actif financier dans lequel on peut investir. L'accord signé en 2021 entre la coopérative Alliance Forêt Bois et l'entreprise Orange illustre particulièrement ce changement de paradigme. En effet, le journal *Sud Ouest* explique que « l'opérateur de télécommunications signe avec la coopérative forestière girondine un contrat visant au reboisement de 175 hectares de forêt endommagée. Objectif pour Orange : compenser 20 % de ses émissions de GES incompressibles. (...) Ces démarches Label bas-carbone donnent à la filière bois l'opportunité de financer, autrement que par la seule vente du bois, le reboisement. »

## Les assurances sont en embuscade

En dépit de cette valorisation financière pour service écologique rendu, les épicéas tombent malades, les pins brûlent et les tempêtes se multiplient. En cas de catastrophe naturelle, les propriétaires forestiers savent que l'État ne se portera plus garant. Las, ils s'en remettent toujours plus aux entreprises sylvicoles alors même que les grands incendies révèlent les limites de leur mode d'exploitation et détruisent au passage le capital forestier accumulé.

Depuis les grands feux de Gironde en 2022, on assiste à un investissement du risque incendie par les assurances. Jusqu'alors peu présente en forêt française, la financiarisation de la nature s'étend désormais aux catastrophes naturelles.

En effet, la loi du 10 juillet 2023 visant à renforcer la prévention et la lutte contre l'intensification et l'extension du risque incendie modifie les dispositifs juridiques relatifs à l'assurance dans le Code forestier. Dans sa section « Financer la reconstitution de forêts plus résilientes après un incendie », cette loi incite notamment les propriétaires à souscrire à un compte d'investissement forestier et d'assurance (CIFA). Cette nouvelle législation promeut donc une vision néolibérale des risques naturels. En effet, le site [Viepublique.fr](http://Viepublique.fr) décrit le CIFA comme « une épargne de précaution mobilisable en cas de dégâts sur leur parcelle », mais il s'agit surtout d'une exonération de l'assiette des droits de mutations à titre gratuit, comme le montre le décret de 2019[5]. La forêt est dorénavant envisagée comme un support de défiscalisation.

De plus, dans la loi de 2023, un amendement de Sophie Panonacle, la députée du Bassin d'Arcachon, supprime la franchise obligatoire pour les obligations légales de débroussaillage (OLD), ce qui implique une augmentation de la prime d'assurance. Les incendies de 2022 deviennent donc le prétexte au parachèvement d'un marché du risque « feu de forêt ».

Ainsi, le 18 juillet 2023, les assurances Axa lancent « un nouveau service de prévention du risque feux de forêt pour les entreprises en France » en partenariat avec [Kayrros](#), une start-up qui modélise les risques et produit des big datas sur l'environnement. La quantification financière du risque et la production de données de masse sont alors des conditions nécessaires à la financiarisation de l'assurance des catastrophes naturelles. Dès lors, comme le montre le sociologue Razmig Keucheyan, la compréhension de la valeur assurancielle sert la stratégie d'accumulation des détenteurs du capital[6]. En ce sens, la loi du 10 juillet 2023 est révélatrice d'une bascule puisque l'État ne veut plus endosser son rôle d'assureur en dernier ressort. La puissance publique facilite donc progressivement la mainmise des acteurs financiers sur la rentabilisation des actifs forestiers et des risques liés à la gestion de ceux-ci.

Ainsi, à l'ère du néolibéralisme, que reste-t-il au propriétaire forestier des trois piliers de la propriété privée, l'*usus*, l'*abusus* et le *fructus* ? Pris en étau entre les coopératives sylvicoles et les assurances, de plus en plus de propriétaires laissent à l'abandon leurs terrains à cause du coût trop élevé de l'exploitation post-catastrophe. Demain, de grandes entreprises polluantes achèteront leur parcelle, planteront sur les cendres de la forêt de nouvelles monocultures, et bénéficieront de crédits carbone pour leur geste considéré comme salubre.

## La propriété forestière change de mains

Durant les dernières décennies, les propriétaires terriens avaient su s'adapter aux transformations successives de l'industrie du bois et de ses débouchés. Or, tout laisse à penser que ce sont dorénavant les Groupes Forestiers d'Investissement (GFI) qui tirent profit de cette financiarisation de la nature, à laquelle ils contribuent, au détriment des petits propriétaires.

Actuellement, l'un des principaux obstacles à la valorisation financière des forêts est leur structure de propriété très fragmentée : 3,3 millions de personnes se partagent actuellement 75 % de la forêt française. L'État néolibéral cherche donc à encourager le remembrement forestier par fusion des petites parcelles, et désigne les forêts comme des [espaces politiques](#).

C'est dans ce contexte de mise en exploitation intensive de la forêt française que les GFI ont été créés par la loi de 2014 sur la modernisation de l'agriculture. Le premier GFI a été lancé en 2019 par France Valley, un gestionnaire d'actifs spécialisé dans le foncier agricole. Aujourd'hui, six acteurs dominent le marché : France Valley Investissements, Amundi Immobilier, Vatel Capital, Fiducial Gérance, Epicure AM, Sogenial Immobilier. À eux seuls, les trois plus grands [gestionnaires](#) détiennent plus de 50 000 hectares de forêts françaises, pour une valeur de 431 millions d'euros.

Leader du secteur, France Valley possède 24 000 hectares, avec des propriétés s'étendant jusqu'en Roumanie et dans les pays baltes. Les fonds d'investissement, qui avaient déjà acquis de nombreux groupements forestiers familiaux (GFF), ont entamé un processus de fusion lorsque les GFI ont été créés. C'est ainsi qu'est né le GFI d'Amundi, issu de la fusion d'une quinzaine de groupements familiaux<sup>[7]</sup>. En 2023, la [Société forestière](#), filiale du groupe de Caisse des Dépôts, a également lancé un GFI dans lequel les particuliers peuvent investir.

Pour les gestionnaires de GFI, ce produit financier représente une opportunité pour contrer la fragmentation des forêts privées, leur enrichissement et leur sous-exploitation, tout en réalisant des économies d'échelle pour les sylviculteurs. Ainsi, dans leurs communications destinées aux investisseurs, les fonds mettent en avant une gestion durable des ressources forestières. Plusieurs GFI, dont celui d'Amundi, sont labellisés PEFC.

Selon le magazine *Le Revenu*, « [placer son argent](#) dans des actifs tangibles décorrélés de la Bourse, comme les groupements forestiers d'investissement (GFI), est intéressant pour diversifier son épargne. Une démarche qui offre des avantages fiscaux et successoraux ». En effet, le but des GFI est de proposer « des parts de forêt » à des épargnants aux revenus élevés, ce qui leur permet de bénéficier d'une fiscalité favorable, avec un abattement de 75 % sur les droits de succession. De plus, cet investissement peut être partiellement exonéré de l'impôt sur la fortune immobilière, à hauteur de 75 % de sa valeur, sous certaines conditions. L'actif forestier devient ainsi particulièrement prisé des ménages les plus aisés pour la [transmission de leur patrimoine](#).

Par conséquent, les ventes des petites forêts, souvent acquises par héritage familial, se multiplient. Leurs propriétaires tirent profit d'un prix moyen de l'hectare forestier en hausse de 31 % entre 2016 et 2023. La Safer<sup>[8]</sup> enregistre depuis 2007 une progression structurelle ininterrompue des transactions des petites surfaces forestières de un à dix hectares, autrement dit, jamais autant de forêts n'ont été vendues en France qu'aujourd'hui. En 2022, la Safer comptabilise un record de 155 100 ha de forêts échangés. Dans les faits, les petits propriétaires délaissent donc leur patrimoine au profit des groupements forestiers : 44 % des surfaces forestières acquises en 2022 le sont par des [personnes morales privées](#), ce qui constitue aussi un record. Comme le relève le directeur général de la Safer Normandie, « les groupements forestiers d'investissement achètent aujourd'hui de 20 à 30 % au-dessus des [prix de marché](#) ».






Ainsi, comme le souligne le Comité des forêts, syndicat historique de propriétaires forestiers privés français, « la valorisation des services écosystémiques de la forêt, notamment en matière de protection de la biodiversité et du stockage du carbone, amène en effet, une diversification des sources de revenus reposant historiquement sur la production de bois, tirant également les prix à la hausse ». Le Comité des forêts perçoit donc l'écologie comme une manne qui lui serait profitable. Néanmoins, les propriétaires terriens sont loin d'être assaillis ou pris en otage par ces processus de financiarisation de leur patrimoine forestier. Au contraire, ce sont aussi certains « bons pères de famille » qui, sur les conseils des coopératives productivistes, cherchent l'appui des financiers, et encouragent le remembrement forestier.

En forêt française, ce sont surtout les plus gros propriétaires qui ont souhaité l'avènement des GFI, contribuant ainsi à promouvoir une finance dite « verte » qui ne remporte pas l'adhésion de la majorité des acteurs historiques du secteur forestier. En effet, l'industrialisation et la restructuration de la filière-bois n'auraient pu aboutir sans le soutien en interne de ces grands propriétaires aux revenus parmi les plus élevés du secteur. Par le recours aux instruments de marché, ces derniers cherchent donc à s'adapter et à préserver leur autonomie. Convertis à la [gouvernance par les nombres](#), ils pensent que la diversification des revenus de la forêt, le développement d'une « finance verte » et la financiarisation des risques sont les signes vertueux d'une renaissance de la sylviculture française.

Or, la valorisation financière du patrimoine forestier peut déstructurer les fondements de la propriété forestière. La financiarisation de la forêt accélère la concentration foncière. Il est fort probable que dans quelques années il y ait en France davantage d'hectares forestiers possédés par des fonds d'investissement que par des sylviculteurs. Sous nos yeux, se déploie le « spatial fix » que David Harvey a décrit[9], ce mouvement géographique par lequel le capital s'étend à de nouvelles ressources, le marché carbone, le risque incendie, et bientôt la protection de la biodiversité, autant de conquêtes récentes pour le capital financier en forêt française.

### **Arthur Guérin-Turcq**

GÉOGRAPHE, ATER À SORBONNE UNIVERSITÉ ; DOCTORANT EN GÉOGRAPHIE AU LABORATOIRE DE L'UMR 5600 EVS À L'ENTPE (UNIVERSITÉ DE LYON)

**Partager :** copier le lien  sur Twitter  sur Facebook  sur LinkedIn  par Mail 

« De l'urbex au tourisme de l'abandon : nouveau regard sur les marges urbaines », par **Aude Le Gallou**, dans AOC // vendredi 27 septembre 2024

# AOC

Analyse Opinion Critique Entretien Fiction | Auteur-e-s Rayonnages Tables Archives Librairie

vendredi 27 septembre 2024

SOCIÉTÉ

## De l'urbex au tourisme de l'abandon : nouveau regard sur les marges urbaines

Par **Aude Le Gallou**

GÉOGRAPHE

Explorer l'hôpital désaffecté d'Ellis Island, la zone d'exclusion de Tchernobyl ou les friches de Détroit et Berlin : le « tourisme de l'abandon » a le vent en poupe, se réappropriant les codes de l'urbex (ou exploration urbaine). Ce phénomène témoigne d'un changement de regard sur les marges urbaines. *Article commandé en partenariat avec le Festival International de Géographie de Saint-Dié-des-Vosges.*

**S**i l'urbex s'inscrit dans une longue tradition d'exploration d'espaces liminaux, elle se structure dans les années 1990 sous l'influence du Canadien Jeff Chapman, *alias* Ninjalicious, dont l'ouvrage *Access All Areas* reste aujourd'hui encore une référence fondatrice[1]. Il s'agit, donc, d'explorer souvent sans autorisation des sites à l'abandon.

Les motivations à la pratique sont variées : intérêt esthétique (qui nourrit le genre très en vogue de la photographie de ruines contemporaines), sensibilité patrimoniale, ou encore attirait pour une certaine forme d'aventure, voire de mise en scène de soi[2]. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, il existe des règles informelles, largement partagées, mais inégalement respectées : ne rien casser pour entrer dans un lieu, ne pas l'altérer d'une quelconque manière en le dégradant ou en emportant ce que l'on y trouve et ne pas révéler la localisation des sites.

Pour plusieurs raisons, l'urbex revêt une dimension marginale, voire transgressive. Cela tient d'abord au type d'espaces qu'elle investit. Les friches sont en effet des espaces souvent dépréciés et associés à des caractéristiques répulsives (dangerosité, laideur, inutilité) : dans les imaginaires collectifs, leur fréquentation suggère plus volontiers une forme de déviance sociale qu'une pratique récréative innocente ! Le caractère illégal de la pratique est également déterminant : bien que certains sites soient ouverts à tous vents, l'urbex constitue techniquement une violation de propriété. Chez certains pratiquants, cela nourrit d'ailleurs le sentiment d'une transgression émancipatrice : l'urbex permettrait d'éprouver l'espace urbain en s'affranchissant des normes de la ville contemporaine et s'apparenterait ainsi à une pratique contestataire[3]. Autant de spécificités qui semblent concourir à faire de l'urbex une pratique confidentielle, accessible à un public restreint d'initiés, et dont les perspectives de diffusion sont modestes.

Pourtant, on constate une popularisation croissante de la pratique depuis quelques années. Les publications relatives à l'urbex et aux lieux abandonnés se multiplient, qu'il s'agisse de beaux livres de photographie[4], d'ouvrages scientifiques[5] ou de témoignages d'urbexeurs[6] ; les médias leur consacrent émissions, reportages et articles ; les expositions de photographes amateurs et professionnels fleurissent un peu partout. Dans un autre registre, la vague d'accidents graves du printemps 2024 indique elle aussi l'attrait croissant de la pratique pour un public parfois très jeune. Cette visibilité contribue à faire connaître l'urbex auprès d'un large public et à en populariser certains codes.

## **Pourquoi les lieux abandonnés attirent-ils ?**

Face au constat de cette popularisation, on peut légitimement se demander quelles en sont les raisons : comment expliquer que des espaces jusqu'alors perçus comme répulsifs soient désormais attirants pour un public de plus en plus nombreux ? Plusieurs facteurs peuvent éclairer cette évolution.

Les friches bénéficient d'abord d'une valorisation d'ordre esthétique nourrie par les photographies consacrées à l'abandon. Diffusées sous forme imprimée ou présentées lors d'expositions, elles connaissent surtout une intense circulation numérique sur les réseaux sociaux, qui les rend accessibles à un très large public. L'analyse de ces photographies révèle une récurrence de certaines caractéristiques[7] qui forment un véritable code esthétique de la ruine contemporaine. Elles accordent par exemple une importance particulière à la matérialité spécifique de l'abandon (peintures écaillées, fenêtres brisées, jeux de lumière) et à la présence d'éléments naturels soulignant la disparition des appropriations sociales ; les êtres humains y sont en général absents ; les prises de vue sont souvent réalisées au grand-angle pour souligner la monumentalité des sites, ou au contraire, rapprochées pour mettre en valeur certains détails.

Si l'usage de la ruine comme motif esthétique est bien sûr ancien[8], l'originalité de la photographie d'urbex tient au fait qu'elle concerne des sites de l'époque contemporaine. En prêtant à ces lieux abandonnés une valeur esthétique qui leur était jusqu'alors largement déniée, elle contribue à faire évoluer les représentations qui leur sont associées.

Les lieux abandonnés font également l'objet d'une valorisation que l'on peut qualifier d'expérientielle, au sens où ils permettraient à celles et ceux qui les arpentent de vivre une expérience singulière. Cela doit être compris dans le contexte plus large d'un tournant expérientiel qui conduit, notamment dans les domaines récréatifs et touristiques, à valoriser les activités offrant des expériences mémorables fondées sur une stimulation sensorielle et émotionnelle. L'exploration de sites à l'abandon répond à ces critères à plusieurs points de vue.

D'une part, elle investit des espaces souvent perçus comme peu accessibles, que ce soit sur le plan matériel (il n'est pas toujours aisé de trouver les sites, et leur sécurisation comme leur état matériel nécessitent parfois une bonne condition physique), ou sur le plan symbolique (l'association des friches au danger et à la déviance peut justifier que l'on n'ose pas s'y aventurer). D'autre part, elle correspond à une manière de pratiquer l'espace perçue comme plus libre et plus authentique que dans bien d'autres contextes. L'exploration invite en outre à endosser un rôle actif dans la découverte des lieux, contrastant avec la posture plus passive adoptée par exemple lors de visites guidées. Enfin, elle comporte une part de risque et implique une confrontation à l'inconnu, ce qui tient les sens en alerte et exacerbe les émotions. Les lieux abandonnés et leur exploration portent ainsi la promesse d'expériences atypiques désormais valorisées, ce qui peut contribuer à expliquer l'attrait qu'ils exercent.

Enfin, la valorisation croissante de ce type d'expériences tend à faire de cette activité un vecteur de distinction sociale. L'urbex investit des espaces dont la fonction initiale a disparu, de même que les formes d'appropriation sociale dont ils faisaient l'objet. Leur abandon les relègue désormais hors du champ des espaces habituellement pratiqués. Or cela peut s'avérer plus désirable que rebutant : explorer un lieu abandonné, c'est aller là où d'autres ne vont pas, accéder à un site qui leur reste inaccessible, se démarquer par la fréquentation d'espaces qui sortent de l'ordinaire.

Les risques inhérents à l'urbex favorisent par ailleurs une mise en scène de soi fondée sur l'exhibition d'une certaine intrépidité : explorer un lieu abandonné, c'est aussi s'engager dans une pratique à laquelle tout le monde n'a pas le cran de s'essayer. On trouve un bon aperçu de cet aspect sur les réseaux sociaux, notamment dans de nombreuses vidéos publiées sur des plateformes comme Tiktok. Se développe ainsi un imaginaire présentant les lieux abandonnés comme des fronts pionniers dont l'exploration permettrait d'affirmer, à des degrés divers, une capacité d'émancipation vis-à-vis des pratiques spatiales ordinaires. D'espaces marqués du stigmate de la déviance sociale, les friches deviennent alors un terrain d'expression d'une différenciation choisie, qui sert l'aspiration à une forme de distinction.

Esthétique, expérientielle, distinctive : ces formes complémentaires de valorisation des lieux abandonnés éclairent l'évolution des représentations dont ils font l'objet. Loin de se limiter aux friches, cette évolution s'insère dans des dynamiques plus larges d'institutionnalisation de pratiques et d'espaces marginaux déjà documentées dans d'autres domaines comme le *street art*[9]. Pour le sujet qui nous intéresse ici, ces imaginaires en transition nourrissent l'affirmation d'une figure de la friche qui n'est plus répulsive, mais désirable, à tel point que ces espaces font désormais l'objet d'exploitations touristiques aux formes variables.

## **De l'urbex au tourisme : le développement d'une exploration normalisée**

Mais à quoi ressemble exactement ce tourisme inspiré de l'urbex ? Dans le cadre d'une thèse de doctorat réalisée entre 2016 et 2021, j'ai étudié de manière approfondie les offres de deux entreprises spécialisées dans l'exploration touristique de lieux abandonnés[10].

La première, *Motor City Photography Workshops*, proposait de 2010 à 2019 des « Detroit Urbex Tours » (renommés « Explore Detroit Tours » en 2018) à Détroit, ville des États-Unis particulièrement renommée pour ses friches urbaines. Ces visites consistaient en un circuit d'une demi-journée incluant l'exploration de trois à cinq sites à l'abandon en petits groupes d'une quinzaine de personnes au plus, ainsi que le transport en minibus entre ces sites. Après une brève présentation du lieu, les participant.es pouvaient se déplacer dans les lieux en totale autonomie et sans la moindre restriction pendant environ quarante-cinq minutes. Organisées de manière illégale, sans accord des propriétaires, elles tiraient parti de l'abondance de friches facilement accessibles et non surveillées liées au déclin de la ville.

La seconde entreprise étudiée, *go2know*, organise depuis 2011 des visites de lieux abandonnés dans la région berlinoise. Chaque visite est consacrée à un site donné, dont dépend la durée et le prix de la prestation. Une présentation des lieux plus approfondie qu'à Détroit précède une exploration en autonomie de plusieurs heures, pendant laquelle les participants sont toutefois invités à respecter d'éventuelles restrictions d'accès justifiées par des impératifs de sécurité. Ces visites sont quant à elles légales et organisées en coopération avec les propriétaires des lieux.

Au-delà de ces deux exemples, bien d'autres offres comparables existent dans d'autres contextes géographiques. Plusieurs entreprises proposaient ainsi des explorations de la zone d'exclusion Tchernobyl jusqu'au début de la guerre en Ukraine ; à New-York, l'hôpital désaffecté d'Ellis Island, situé à proximité du très fréquentée musée national de l'immigration, peut être visité moyennant l'achat d'un billet distinct plus onéreux ; à Charleroi en Belgique, une offre d'urbex-paddle permet de naviguer sur la Sambre entre les friches industrielles sans toutefois y pénétrer. En France, de plus en plus de visites « en mode urbex » sont par ailleurs proposées par les offices de tourisme, comme à Lanrodec ou à Soissons, ou lors des Journées Européennes du Patrimoine. Dans un registre un peu différent, on peut également mentionner la vente de coordonnées de spots d'urbex par plusieurs sites internet spécialisés.

Ces différentes offres s'inscrivent plus largement dans les évolutions contemporaines du tourisme qui consistent entre autres en un attrait croissant pour les activités dites « hors des sentiers battus ». Ce segment touristique repose sur des motivations tout à fait similaires à celles qui expliquent la popularisation de l'urbex : goût pour des expériences qui sortent de l'ordinaire, sollicitation des sens et des émotions, aspiration à une forme de distinction sociale. Il n'est donc pas étonnant que s'opère une forme de synthèse entre popularisation de l'urbex et tourisme hors des sentiers battus à travers le tourisme de l'abandon.

Son développement n'est pas sans conséquence sur la manière de pratiquer les lieux abandonnés : si le tourisme de l'abandon s'inspire de l'urbex, il en transforme aussi les caractéristiques. Il ne doit donc pas être compris comme une simple massification de la pratique, mais bien comme une forme distincte d'appropriation des lieux abandonnés qui repose sur une mobilisation paradoxale de l'urbex. D'un côté, le tourisme de l'abandon s'en inspire explicitement. Au-delà de l'usage fréquent du terme « urbex » dans leurs offres, les prestataires revendiquent ainsi différents éléments propres à la pratique : motivations esthétiques, pratique photographique, dimensions sensorielles et émotionnelles ou encore imaginaire de front pionnier.

Pour autant, le tourisme de l'abandon transforme profondément l'urbex à plusieurs points de vue. Il implique d'une part l'existence d'un intermédiaire (le prestataire), qui prend en charge l'identification des lieux, l'accès aux sites et la garantie d'une sécurité même minimale – des tâches qui, dans le cadre de l'urbex, incombent directement aux pratiquants tenus de faire preuve d'autonomie. Le tourisme de l'abandon repose d'autre part sur une sécurisation plus ou moins poussée, voire sur une légalisation, de l'exploration. Il en résulte une atténuation de la transgression constitutive de l'urbex, qui implique d'assumer la part d'aléatoire et de risque (juridique et matériel) que comporte la pratique.

Enfin, le tourisme de l'abandon introduit sur une dimension marchande : les lieux abandonnés deviennent des attractions, l'exploration se mue en produit touristique et les participant.es rétribuent une prestation commerciale. Or cette commercialisation des espaces et de la pratique s'oppose à l'esprit de l'urbex, dont les adeptes revendiquent précisément un rapport libre, non-marchand, à l'espace urbain.

En définitive, on peut comprendre le tourisme de l'abandon comme une forme de normalisation, au sens de « mise aux normes », de l'urbex et de ses espaces. S'il emprunte volontiers aux codes de la pratique pour proposer une offre touristique attractive, il ne peut paradoxalement se développer qu'en dénaturant certains traits fondamentaux pour répondre aux contraintes du cadre touristique. On touche ici du doigt le paradoxe inhérent à toute entreprise de valorisation des marges, laquelle semble indissociable d'une transformation de la manière dont elles sont perçues, pratiquées et appropriées.

## **Un ou des tourisms de l'abandon ?**

Il ne faut pourtant pas en conclure que ces valorisations touristiques se déploient partout de la même manière. Au contraire, la diversité de leurs conditions de développement, de leurs modalités de mise en œuvre et de leurs conséquences sur les lieux investis incite à souligner combien ce tourisme de l'abandon s'inscrit de manière variable dans les espaces où il se développe. Si les revalorisations des friches par le tourisme partagent des points communs, elles prennent toutefois des formes différentes selon les contextes dans lesquels elles s'inscrivent.

Le développement de ces offres touristiques dépend de conditions locales variables. Nature des jeux d'acteurs à l'œuvre dans les lieux concernés, existence ou non d'autres formes de réappropriation, et perspectives de réhabilitation constituent autant d'éléments qui influent sur la possibilité et sur la nature d'une exploitation touristique des lieux. Dans le cas des « Explore Detroit Tours » proposés entre 2010 et 2019, l'exploitation tirait parti d'une faible implication des acteurs concernés (notamment les propriétaires), d'une absence de réappropriation formelle des lieux et de perspectives de réhabilitation très incertaines. À Berlin en revanche, les explorations proposées s'inscrivent dans des sites en transition déjà investis par des projets de reconversion impliquant différents types d'acteurs. Le contexte de Détroit offre ainsi des conditions propices au développement d'une exploitation informelle, tandis que celui de Berlin favorise celui d'une offre légale et concertée.

À cette distinction répond une inégale acceptation du tourisme de l'abandon par les acteurs locaux, dont les représentations et les pratiques des friches sont plus ou moins compatibles avec leur exploitation touristique. À Détroit, cette forme de tourisme a profité de l'existence d'un abandon massif résultant d'une profonde crise urbaine, qui nourrit aujourd'hui encore d'importantes inégalités sociales et raciales. Les lieux abandonnés y cristallisent de puissants enjeux symboliques qui justifient un rejet massif de leur exploitation touristique par les acteurs locaux : l'usage des friches comme attractions touristiques est perçu comme une exploitation cynique et voyeuriste, aux relents néocoloniaux, des difficultés de la ville et de sa population.

À Berlin, cette forme de tourisme se révèle moins conflictuelle. Dans un contexte d'importante croissance métropolitaine, l'abandon est plus résiduel et n'a pas la même charge symbolique qu'à Détroit. Si des tensions peuvent bien sûr survenir à propos de tel ou tel site, par exemple sur des questions mémorielles et patrimoniales, le délaissement des lieux est souvent d'abord associé à des enjeux pragmatiques d'aménagement urbain. Dans ce contexte, le tourisme de l'abandon bénéficie d'une acceptation relativement indifférente de la part des différents acteurs, ce d'autant plus que le prestataire opère de manière parfaitement légale.

Enfin, le tourisme de l'abandon s'inscrit diversement dans la trajectoire des lieux investis. À Détroit, le prestataire n'exploitait les lieux que tant qu'ils ne faisaient l'objet d'aucune réappropriation formelle, condition nécessaire à un usage touristique illégal. À Berlin en revanche, les offres de go2know sont elles-mêmes une forme de réappropriation formelle, qui s'insère dans des stratégies de réhabilitation et de reconversion aux degrés d'ambition et d'avancement variables. Dans ce contexte, le tourisme de l'abandon peut contribuer à la revalorisation des lieux, à travers par exemple les revenus générés par les visites.

Par ailleurs, il s'articule de manière variable aux dynamiques de patrimonialisation des sites. Les « Explore Detroit Tours » investissaient des sites non protégés par un classement au titre du patrimoine et dont plusieurs sont aujourd'hui démolis. Si une forme de sensibilité patrimoniale s'exprimait bel et bien à travers leur exploration, elle s'accommodait de leur disparition à venir, et n'initiait pas de projet formel de conservation. À Berlin, l'exploitation touristique concerne au contraire des sites dont la valeur patrimoniale a souvent déjà été reconnue par un classement officiel ; elle participe donc de dynamiques de patrimonialisation formelles.

La mise en perspective de ces deux exemples permet en définitive d'esquisser des modèles sensiblement différents de tourisme de l'abandon. Tandis que l'exploitation illégale observée à Détroit tire parti des interstices spatiaux, temporels et légaux qu'offre temporairement la crise urbaine, elle prend à Berlin une forme légale et concertée plus à même d'accompagner la transition des lieux exploités. Si ce tourisme de l'abandon témoigne dans les deux cas d'un changement de regard progressif sur les friches, ses formes variables rappellent la diversité des configurations matérielles et symboliques dans lesquelles s'inscrivent ces lieux et qui déterminent leur évolution au-delà de la phase d'abandon.

*NDLR : cet article a été commandé dans le cadre d'un partenariat d'AOC avec le Festival International de Géographie de Saint-Dié-des-Vosges qui se tiendra les 4, 5 et 6 octobre et auquel Aude Le Gallou prendra part. [Plus d'informations ici.](#)*

### **Aude Le Gallou**

GÉOGRAPHE, MAÎTRE-ASSISTANTE À L'UNIVERSITÉ DE GENÈVE

**Partager :** copier le lien [🔗](#) sur Twitter [🐦](#) sur Facebook [f](#) sur LinkedIn [in](#) par Mail [✉](#)

« L'idée que l'Homme puisse s'appropriier la terre est très méprisante vis-à-vis du vivant », entretien avec **Gaspard Koenig**, par **Pascale Braun**, dans *Voisins Narchbarn* // mardi 1er octobre 2024



GRAND EST

## « L'idée que l'Homme puisse s'appropriier la terre est très méprisante vis-à-vis du vivant »

Gaspard Koenig, président du Festival international de géographie de Saint-Dié

Philosophe, essayiste et écrivain, Gaspard Koenig présidera le Festival international de géographie (FIG) de Saint-Dié qui se tiendra les 4, 5 et 6 octobre prochain. L'intitulé « Terre », qui ouvre cette 35ème édition, inspire à l'auteur de « Humus » une réflexion riche et profonde.



Gaspard Koenig © Elodie Crégoire.



Pascale Braun mardi 1 octobre 2024



### Pourquoi avoir confié la présidence d'un festival de géographie à un philosophe ?

C'est aux organisateurs du FIG qu'il faudrait poser la question. A mon sens, la philosophie s'accompagne d'une pratique de terrain. S'enfermer mène à un esprit de système trop facile et à des conclusions fausses, tandis que le voyage et le vagabondage peuvent alimenter la pensée. Qu'il s'agisse de mes reportages, comme « Voyages d'un philosophe au pays des libertés », de mon essai « Nos vagabondes libertés » ou de mon roman « Humus » (\*), j'ai lié la philosophie à une pratique du territoire. La philosophie est toujours une promenade. Il est logique qu'elle s'incarne dans la géographie.



© FIG 2024

### **Qu'évoque pour vous le terme de terre, qui sera le fil conducteur du FIG cette année ?**

La terre est un mot précis qui décrit avant tout le sol, au sens physique du terme. La terre varie en fonction des terroirs et fait fructifier des cultures différentes. Les maisons elles-mêmes émanent de pierres issues de la structure physiologique de la terre. La terre joue par ailleurs un rôle quasi métaphysique. Elle transforme la vie en mort et la mort en vie : par différents processus chimiques et bactériologiques, et notamment grâce aux vers de terre, elle décompose les cadavres pour les transformer en de nouvelles formes de vie.

### **Quels sont les rapports entre la terre et la ville ?**

La terre ne cesse de dissoudre le passé. La ville est une tentative de stabiliser ce mouvement et d'ignorer la terre. Les ravalements de façade en sont un signe révélateur : il ne s'agit pas de nettoyer les traces de la pollution, mais d'effacer cette terre qui ne cesse de remonter au long des murs, de même que l'herbe repousse entre les pavés. La civilisation veut arrêter ce phénomène. Cette tentative est vaine, car la terre est une machine à renaître. Tchernobyl, où la ville s'est transformée en forêt, en est un exemple. La science commence tout juste à défricher la terre. Elle met 1.000 ans à se former et on connaît à peine 1 % de sa composition. Il est certain que l'on n'en prend pas assez soin - ce qui est inhumain, au sens propre du terme, puisque les mots « humain » et « humus » partagent la même étymologie. Respecter la terre ne signifie pas forcément retourner à la campagne. Il ne faut pas opposer ville et campagne : par ses pratiques, on peut prendre soin de la terre tout en vivant en ville.

### **Comment appréhendez-vous la question des terres que l'on accapare, que l'on occupe ou que l'on fuit ?**

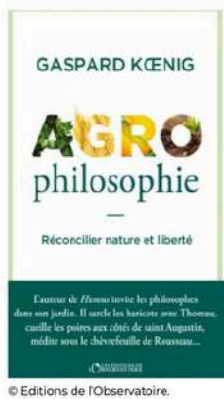
Le caractère d'appropriation et le rapport tribal à la terre me gênent toujours un peu, car j'y vois une source de guerres et de conflits. Le droit de propriété, qui est d'origine agricole, est la base de la modernité. Le terme latin « abusus » définit le droit de prendre et de détruire. L'idée que l'Homme puisse s'approprier une terre est très méprisante vis-à-vis du vivant. Il me semble important d'intégrer cette notion de vivant à la perspective politique. L'idée de s'identifier à la terre, de vouloir s'en rendre maître, de se battre pour y poser des limites et des frontières est absurde au regard de la continuité écologique.

**Au cours des trois dernières années, vous avez occupé l'actualité en créant votre mouvement politique, « Simple », en vous présentant à l'élection présidentielle de 2022, puis en ratant de justesse le prix Goncourt 2023 avec « Humus ». Quelle est la continuité de ce parcours ?**

Durant dix ans, j'ai travaillé sur la question de la liberté humaine individuelle et de la liberté en société. J'ai tiré de ces réflexions des conclusions politiques, notamment en faveur du revenu universel et de l'autonomie locale. J'ai créé le think-tank Génération libre, puis le parti politique Simple. J'en ai déduit que je ne pouvais pas m'accommoder d'une structure fonctionnant sur un mode vertical. J'ai donc dissous mon parti et transmis Génération Libre à la philosophe Monique Canto-Sperber. Je suis à présent libre de tout engagement collectif. Je vais poursuivre mon travail à titre personnel et individuel. Je publie ce mois-ci un essai intitulé « Agrophilosophie » et je prépare un roman sur l'eau. Mon travail porte aujourd'hui sur une couche plus profonde : inscrire sa réflexion philosophique dans l'environnement change beaucoup de choses et cette nouvelle strate va beaucoup m'occuper au cours des années qui viennent."

Voir aussi : « L'ouverture sur le monde est la meilleure façon de conserver les traditions »

Voir aussi : « L'ouverture sur le monde est la meilleure façon de conserver les traditions »



*Voyages d'un philosophe aux pays des libertés*, éditions de l'Observatoire, 2018.

*Notre vagabonde liberté (A cheval sur les traces de Montaigne)*, éditions de l'Observatoire, 2020.

*Humus*, roman, éditions de l'Observatoire, août 2023 ; Prix Interallié et Prix Jean-Giono 202332.

*Agrophilosophie*, éditions de l'Observatoire, septembre 2024.

« Sous nos pieds, La Terre », numéro spécial, *Le 1 hebdo* // mercredi 25 septembre 2024

# 1

**LE UN HEBDO**

mercredi 25 septembre 2024

**L'HUMUS,  
NOTRE DESTIN  
COMMUN**  
par l'écrivain  
**GASPARD KOENIG**

**COMMENT VONT  
NOS SOLS ?**  
entretien avec les directeurs  
scientifiques du FIG  
**ADRIEN BAYSSE-  
LAINÉ & FLORENCE  
NUSSBAUM**

**SAUVER  
LES JARDINS  
PAVILLONNAIRES**  
par l'urbaniste  
**ÉRIC CHARMES**

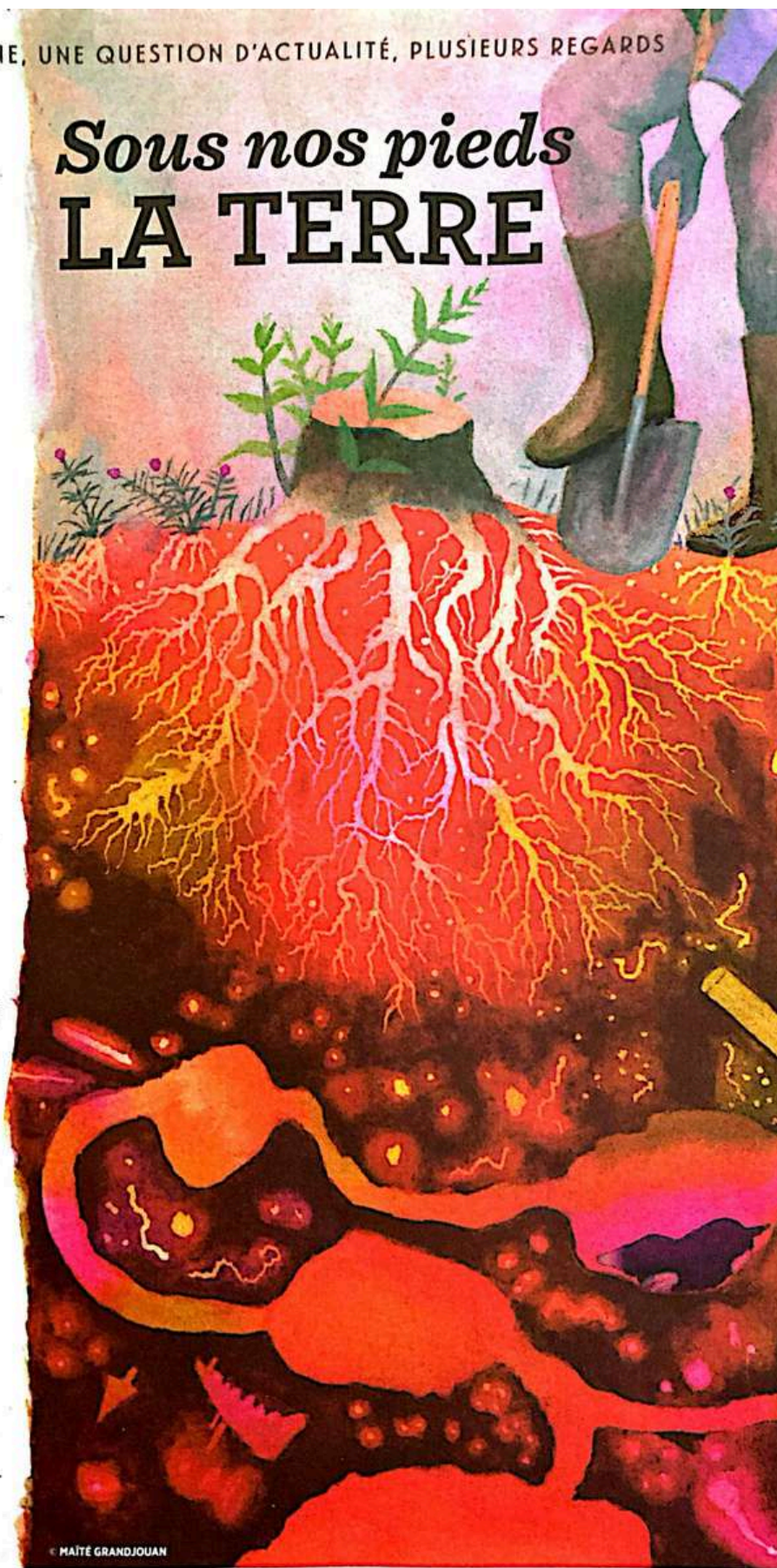
**COHABITER  
AVEC LA TERRE**  
voyagez dans la Drôme,  
en Auvergne, en Touraine  
et à Saint-Dié-des-Vosges  
dans notre grand poster illustré

Ce numéro a été conçu avec



CHAQUE SEMAINE, UNE QUESTION D'ACTUALITÉ, PLUSIEURS REGARDS

## *Sous nos pieds* **LA TERRE**



© MAÏTÉ GRANDJOUAN

« La clé des sols », par Lou Héliot, « Sous nos pieds, La Terre » dans *Le 1 hebdo* // mercredi 25 septembre 2024

**1** ZAKOUSKI

## La clé des sols

par Lou Héliot

ENTRE CENT et mille ans. C'est le temps qu'il faut à un simple centimètre de terre pour se former. Dans cette petite pincée de matière, on trouvera alors plusieurs milliards de micro-organismes – des bactéries, des champignons microscopiques, qui lui donneront vie. Entre les racines, les bulbes et les graines qui se seront progressivement ancrés dans ce sol s'installeront des insectes, les célèbres lombrics et même de petits mammifères. Toute une faune souterraine qui garantira en retour le dynamisme et la santé de la terre.

Nous qui vivons à sa surface, nous oublions parfois que le sol que nous cultivons, sur lequel nous construisons nos maisons, est aussi et surtout une épaisseur vivante, pour laquelle nous avons bien peu d'égard. Après tout, nous rappelle Gaspard Koenig dans les pages de ce 1, « les philosophes ont longtemps méprisé le sol et les passions terrestres au profit des cieux et de l'ordre cosmique ».

2./ Menacés par l'artificialisation, l'érosion, l'assèchement ou encore la pollution, nos sols demandent aujourd'hui un peu d'attention.

Qu'y a-t-il vraiment sous nos pieds ? Et comment protéger nos sols, leur richesse et leur diversité ? C'est tout l'enjeu de ce numéro du *1 hebdo*, imaginé avec ses partenaires, le programme recherche-action, qui croise les savoirs scientifiques et l'expertise de terrain pour faire évoluer villes et territoires, et le Festival international de géographie, qui se tiendra à Saint-Dié-des-Vosges du 4 au 6 octobre.

Avec eux, nous avons arpenté les territoires de France et exploré les richesses écologiques et archéologiques cachées sous nos pieds. Nous avons rencontré des chercheurs qui imaginent de nouvelles manières de protéger et d'habiter nos sols. Pour que l'on reconnaisse enfin, pour reprendre les mots des géographes Adrien Baysse-Lainé et Florence Nussbaum, directeurs scientifiques du Festival de géographie, que « les sols sont aussi essentiels que l'air et l'eau, et que l'on ne peut plus les traiter comme de simples commodités ». 1



Retrouvez le stand du *1 hebdo* et les rencontres animées par la rédaction. Programme complet : [fig.saint-die-des-vosges.fr/](http://fig.saint-die-des-vosges.fr/)

**LE 1 HEBDO**  
Chaque semaine, l'actualité décryptée  
en une heure de lecture

**ABONNEZ-VOUS  
DÈS 0,99 €**

Pour découvrir les offres, scannez ce QR code ou rendez-vous sur [le1hebdo.fr](http://le1hebdo.fr). L'application *le 1 hebdo* est à télécharger gratuitement sur appareils iOS et Android.

**FGH Invest**  
24 rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Fondateurs  
Henry Hermand (†), Eric Fottorino,  
Laurent Greilsamer (†) et Natalie Thiriez

Directeur de la publication  
Eric Fottorino

Directrice artistique Natalie Thiriez  
Directrice exécutive Sophie Mingasson  
Rédacteur en chef Julien Bisson

Rédaction  
01 53 75 25 05 ou [www.le1hebdo.fr/journal/contact](http://www.le1hebdo.fr/journal/contact)  
Service abonnement  
01 44 70 72 34 ou [abonnement@le1hebdo.fr](mailto:abonnement@le1hebdo.fr)

Abonnement France métropolitaine  
9 € par mois, 99 € par an  
Réassort à Juste Titres, 04 88 15 12 45  
Conception graphique  
Ateliers Saint-Lazare, Antoine Ricardou  
Impression Groupe Maury Imprimeur, 45330  
Malesherbes

Dépôt légal à parution - ISSN 2272-9690  
CPPAP 0526C92307

[www.le1hebdo.fr](http://www.le1hebdo.fr)

**NOUVEAUTÉ  
LE 1 DES LIBRAIRES**

LA RENTRÉE LITTÉRAIRE  
en seconde feuille DON QUICHOTTE

Scannez le QR code pour en savoir plus.

Disponible en kiosque, librairie  
ou sur [www.le1hebdo.fr](http://www.le1hebdo.fr)

## LE SENS DE LA TERRE



**Gaspard Koenig**  
Fondateur du groupe de réflexion *Génération libre*, il est l'auteur de nombreux livres, dont *Notre vagabonde liberté* (rééd. Pocket, 2023) et le roman *Humus* (rééd. J'ai lu, 2024), qui a reçu le prix Interallié et le prix Jean-Giono l'année dernière.

SI NOS SOCIÉTÉS ont tant pollué et maltraité le sol, dont leur survie dépend pourtant, c'est peut-être que, dans nos représentations collectives, celui-ci ne mérite guère de considération. Les philosophes ont longtemps méprisé le sol et les passions terrestres au profit des cieux et de l'ordre cosmique. Socrate raconte l'histoire de Thalès qui, à force d'observer les astres en marchant, tomba dans un puits. Sa mésaventure déclencha la raillerie d'une servante originaire de Thrace, disant qu'« il s'évertuait à savoir ce qui se passait dans le ciel, et qu'il ne prenait pas garde à ce qui était devant lui et à ses pieds ». N'est-il pas remarquable que cet excellent conseil ait été prodigué par une femme ? Comme si les philosophes masculins, fascinés par le trajet régulier des planètes, avaient négligé la vie ; comme si leurs comparses féminines, reléguées aux tâches du foyer, ne pouvaient pas se permettre de l'oublier. Toujours est-il que, pendant plus de deux mille ans, personne n'écoula la servante thrace, au moins jusqu'à la naissance de la pédologie, la science du sol, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Or le sol accomplit une fonction métaphysique fondamentale : il transforme la mort en vie. Chaque gramme de terre recèle un univers où s'agite une foule considérable : une dizaine de millions de bactéries appartenant à plusieurs milliers d'espèces différentes ; des millions d'algues unicellulaires ; des milliers de champignons déployant leurs filaments et leurs spores ; un millier d'amibes et de ciliés ; des virus en pagaille... sans même parler des grosses bêtes visibles à l'œil nu, lombrics (plusieurs tonnes à l'hectare), arthropodes et autres collemboles (10 000 par mètre carré). Toutes ces bestioles encore mal connues décomposent les molécules des corps inanimés pour permettre leur recombinaison en de nouveaux êtres organisés. Il n'y a qu'à observer un compost pour comprendre comment un tas de résidus végétaux, pelures de légumes, papiers, branchages et restes alimentaires attire toute une faune d'animaux minuscules qui le transforme en quelques mois en une terre noire hautement fertilisante. Dans cette perspective cyclique, la notion de déchet s'évanouit.

C'est Élisée Reclus, géographe et naturaliste (et anarchiste, ce qui ne gêne rien !) de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle qui, à ma connaissance, fut le premier à caractériser l'humus comme « un sol végétal, sorte de membrane prolifère, constituée par la désorganisation de la vie et produisant la vie à son tour ». Celui-ci fait des cadavres la « pâture des générations

à venir », condition pour que les « multitudes succèdent aux multitudes dans l'immense série des âges ». L'extraordinaire diversité des organismes apparus au fil de l'évolution et le développement progressif de formes de vie supérieures ne sont possibles que par le travail incessant du sol. La possibilité même de concevoir la ligne du temps – et avec elle la notion de progrès – dépend ultimement de l'humus, origine étymologique de l'« homme »...

Qu'est-ce, alors, que la civilisation ? Une tentative admirable autant que vaine d'échapper au cycle de l'humus, de contrecarrer l'action du sol, de créer des bâtiments immarcescibles, des œuvres éternelles et des pierres tombales destinées à la perpétuité. Que d'efforts il faut y consacrer ! Il suffit de tourner le dos pour que les racines défoncent nos pavés, que les herbes craquent le bitume et qu'une fine pellicule noire apparaisse sur les façades : le début d'un humus. S'il faut fréquemment ravalier nos immeubles, ce n'est pas à cause de la pollution mais de la pédogenèse, la naissance du sol. À l'inverse, pourquoi les ruines se trouvent-elles sous terre ? Non parce qu'elles seraient enfoncées, mais parce que le sol les a peu à peu recouvertes, comme l'a compris Charles Darwin dans son dernier ouvrage consacré aux vers de terre, ces infatigables mineurs de fond.

Ne faudrait-il pas au contraire se réconcilier avec l'humus en acceptant que notre existence et notre société soient

périssables, corruptibles, recyclables ? Dans un monde sans dieu, l'humus donne un sens à la mort, indissociablement liée à la vie et à ses évolutions. Jean-Paul Sartre avait décrit le sentiment de

### **Dans un monde sans dieu, l'humus donne un sens à la mort**

l'absurde à travers la contemplation d'une racine de marronnier, « noueuse, inerte, sans nom ». Refusant explicitement d'envisager la fonction biologique de la racine, celle d'une pompe aspirante, le fondateur de l'existentialisme arrêta son regard « à cette peau dure et compacte de phoque, à cet aspect huileux, calleux, entêté ». En effet. Il y a de quoi désespérer. Mais si l'on prend en compte le rôle de la racine dans la nutrition du marronnier, si l'on comprend son intermédiation entre la terre et l'air, si l'on suit le flux de matière dont elle est un vecteur essentiel, le monde n'émerge-t-il pas dans sa rassurante vitalité ? L'humus n'est-il pas le meilleur remède à l'absurde ? Pour envisager sereinement notre disparition comme être organisé, il faut d'urgence légaliser l'humusation, cette technique de compostage du corps humain qui, en rompant avec le principe de la sépulture, nous connecte directement à la vie qui se poursuit.

Après le *Dust Bowl* des années 1930, cette gigantesque tempête de poussière provoquée par un labourage trop intensif, le président américain F.D. Roosevelt déclara : « *A nation that destroys its soils destroys itself.* » « Une nation qui détruit ses sols se détruit elle-même. » Notre société meurt de ne pas vouloir disparaître. Notre renaissance écologique ne pourra s'accomplir qu'à une condition : accepter notre devenir-humus commun. ¶

Illustration Stéphane Trapler

« Notre conception de ce qu'est un "bon" sol a évolué », entretien avec Adrien Baysse-Lainé et Florence Nussbaum, par Iman Ahmed et Lou Heliot, dans **Le 1** // mercredi 25 septembre 2024

# « NOTRE CONCEPTION DE CE QU'EST UN "BON" SOL A ÉVOLUÉ »

## ENTRETIEN AVEC ADRIEN BAYSSE-LAINÉ & FLORENCE NUSSBAUM

### GÉOGRAPHES

Chargé de recherche au CNRS et codirecteur scientifique du FIG 2024, Adrien Baysse-Lainé est l'auteur de travaux portant en particulier sur la géographie du droit et la géographie sociale de l'environnement. Maîtresse de conférences à l'université Lyon 3 et codirectrice du FIG 2024, Florence Nussbaum se spécialise en géographie urbaine. Ensemble, ils ont dirigé *Protéger les terres : les géographes s'engagent*, à paraître le 10 octobre chez **CNRS éditions**.

### Qu'est-ce qui différencie le sol de la terre ?

La terre, c'est la matière que vous mettez par exemple dans vos jardinières. Le sol, c'est la très fine couche de terre qui recouvre la majorité des terres émergées. C'est l'interface entre l'atmosphère et le substrat rocheux, que l'on appelle le « sous-sol ». Et c'est un mélange assez incroyable d'eau, d'air, de matières organiques issues de la décomposition des plantes et des animaux et de matières minérales comme le sable, le limon ou l'argile. Le sol est certes extrêmement fin à l'échelle de la planète, mais c'est lui qui permet la vie et qui nous fournit la grande majorité de notre alimentation.

Il y a toutefois diverses manières d'appréhender le sol : on peut le voir comme une épaisseur, c'est-à-dire comme une succession de couches à la composition et aux propriétés différentes ; on peut le voir comme un élément de l'écosystème, en fonction des reliefs, des climats, des types de roches en sous-sol... On parle alors de « sols » au pluriel. Et puis, dans une approche plus dynamique, on peut envisager les sols selon leurs fonctions, leurs qualités : stocker du carbone, produire de la biomasse, atténuer des épisodes météorologiques extrêmes... Il faut mélanger toutes ces approches pour comprendre l'immense diversité et la complexité des sols.

### À quoi ressemblent les sols de France ?

Ils sont incroyablement variés, et ils ont tous des noms plus poétiques les uns que les autres : il y a les « néoluvisols », qui sont des sols jeunes, situés dans les plaines ; les « andosols », très noirs et riches en matière organique, qui se développent sur les coulées basaltiques du Massif central ; les « podzols », humides et pauvres en matières minérales, que l'on trouve par exemple sous les conifères des Landes... Ils ont également des épaisseurs très diverses : dans les zones granitiques (Bretagne, Vosges, Limousin...), les sols sont peu profonds, on arrive vite à la roche. À l'inverse, au nord du Bassin parisien ou dans la région de Toulouse, vous avez des couches de limon profondes de plusieurs mètres, héritées de la dernière glaciation. Ce qui est fascinant, c'est que la nature de ces sols a façonné la structure même de leur territoire. Dans les sols

granitiques peu fertiles, c'est l'élevage qui s'est développé, alors que les plaines limoneuses sont devenues de grands centres de production céréalière et, par extension, les lieux d'implantation des grandes villes. La diversité des cultures et des formes de l'urbanisation en France témoigne de la diversité de ses sols !

#### **Et qu'en est-il des sols urbains ?**

Il y a là un paradoxe : comme les grandes villes, par souci d'approvisionnement, ont souvent été bâties sur des plaines très fertiles, une bonne partie de ces sols riches se trouve désormais « étouffée » sous une couche de béton. C'est ce que l'on appelle l'imperméabilisation. Tout l'enjeu aujourd'hui va être, d'une part, de limiter l'artificialisation de nouvelles terres, et, d'autre part, de parvenir à retrouver une partie de ces sols recouverts. Ce n'est pas chose facile ! Imaginez que vous êtes maire, et que vous souhaitez revégétaliser votre ville en transformant un parking en espace vert. Sur cet espace anciennement bétonné, vous allez devoir recréer un sol vivant – un processus qui prend normalement des dizaines voire des centaines d'années ! Pour l'accélérer, on se retrouve généralement à créer ce que l'on appelle des « technosols » en apportant, par exemple, du terreau et des engrais. Le terreau, c'est tout simplement les 30 centimètres de terre de surface que l'on a enlevés autour des villes, lorsque l'on a construit des lotissements ou des zones d'activité. Mais ce n'est pas très bon pour la préservation de ces sols périphériques. Aujourd'hui, on réfléchit plutôt à valoriser les déchets urbains, notamment les déchets verts, alimentaires et de construction, ou encore la matière organique issue

des stations d'épuration. Tout cela permet de reconstituer de nouveaux sols pour reverdir les villes.

#### **Quelle est la différence entre un sol artificialisé et un sol imperméabilisé ?**

Un sol imperméabilisé n'est plus du tout en contact avec l'atmosphère : il est sous une maison ou sous une route. Un sol artificialisé n'est pas forcément recouvert, mais il a perdu son usage agricole, forestier ou naturel : ce sont par exemple les carrés d'herbe sur les ronds-points, les petits jardins publics, les friches ou les terrains vagues... En France, 9 % des sols sont artificialisés. Un tiers est occupé par des forêts, et plus de la moitié par des usages agricoles (champs, prés, vergers, vignes...).

**« La France est le pays de l'UE qui artificialise le plus au prorata de l'évolution de sa population »**

#### **À quoi ressemble un sol en bonne santé ?**

Notre conception de ce qu'est un « bon » sol a significativement évolué. Traditionnellement, c'était un sol fertile, un sol sur lequel on allait pouvoir beaucoup cultiver et beaucoup produire. Puis on s'est rendu compte que produire de la biomasse n'était qu'une fonction parmi bien d'autres. Le bon sol est donc devenu celui capable de remplir au mieux ses diverses fonctions : produire, mais aussi

absorber et filtrer l'eau de pluie, capter le CO<sub>2</sub>, préserver la biodiversité... Il existe des réglementations au niveau européen qui définissent la qualité des sols en fonction de nombreux critères. Mais, à présent, certains vont encore plus loin et considèrent que le sol n'est qu'un élément d'un écosystème plus large, et qu'un sol ne peut être en bonne santé que si tout son environnement l'est aussi. C'est l'approche *One Health*, « une seule santé », selon laquelle un bon sol aujourd'hui doit non seulement remplir ses fonctions, mais également interagir vertueusement avec tout ce qui l'entoure.

**« Pourquoi pensons-nous que la propriété d'un morceau de terre permet d'en faire tout ce que l'on en veut ? »**

Cela étant dit, parler de « santé » du sol n'est pas anodin. Il est toujours bon de se demander : « En bonne santé pour qui ? » Une friche industrielle peut être dangereuse pour la santé humaine du fait de la pollution des sols, tout en abritant un écosystème vivant – des plantes aux vers de terre, en passant par les chiens errants. Il faut donc garder en tête le fait qu'un sol n'est pas nécessairement en mauvaise santé « dans l'absolu ».

#### **Quelles menaces pèsent aujourd'hui sur nos sols ?**

Celles que l'on évoque le plus en France, c'est bien sûr l'imperméabilisation et l'ar-

tificialisation. Même si la France a moins de surfaces artificialisées que d'autres pays européens comme les Pays-Bas ou l'Allemagne, elle est le pays de l'UE qui artificialise le plus au prorata de l'évolution de sa population. La manière dont on étend nos villes est très consommatrice d'espace agricole et naturel. Si l'artificialisation est la menace qui suscite le plus d'attention politique – on pense à la loi Climat et résilience et au ZAN, l'objectif « zéro artificialisation nette » –, il y en a toutefois bien d'autres : la pollution, notamment dans les anciens sites industriels ; la perte de la biodiversité, due en grande partie à des pratiques agricoles (labour profond, pesticides...) très néfastes pour les organismes vivants dans les sols ; le tassement des sols forestiers dû aux passages répétés d'engins très lourds, qui rendent la terre trop compacte et trop étanche pour pouvoir replanter des arbres ; l'érosion ; la salinisation, qui désigne à la fois le processus par lequel des sols trop irrigués font remonter des minéraux qui rendent la terre infertile voire toxique, mais aussi la remontée des eaux marines dans les terres littorales, qui préfigure déjà l'élévation du niveau de la mer liée au réchauffement climatique.

#### **Comment articuler la protection des sols avec la problématique de la sécurité alimentaire ?**

C'est la question centrale. L'alimentation est, historiquement, la première fonction des sols : se nourrir soi-même d'abord puis, au sortir de la guerre, nourrir la France et, avec la politique agricole

commune (PAC), nourrir l'Europe. Avec les surplus alimentaires considérables que l'on a réussi à produire, certains représentants de l'industrie rêvent même désormais de nourrir le monde ! Dans ce contexte, qu'entend-on par l'expression « sécurité alimentaire » ? Est-elle synonyme d'autosuffisance ? Une chose est certaine, les Français et les Françaises ne se nourriront pas uniquement de la production nationale. Nous ne savons pas produire de thé, de chocolat, de parmesan AOP ou d'épices ! En revanche, nous savons produire énormément de céréales, au point que nous exportons la moitié de notre production. Notre système alimentaire est donc forcément en partie mondialisé.

Non, la question que nous devons nous poser, c'est celle de l'usage de nos terres. Actuellement, les terrains affectés à l'alimentation servent en bonne partie à nourrir des bêtes que l'on va ensuite manger. Une petite portion est destinée à cultiver des plantes pour se vêtir ou se loger. On utilise aussi beaucoup de terres qui ne sont pas françaises – on importe par exemple du soja brésilien pour les élevages du Grand Ouest...

La question de l'allocation des sols repose sur un échafaudage macroéconomique extrêmement complexe, mais qu'il va nous falloir interroger afin de rationaliser l'usage de nos terres et de nos ressources : concentrer l'irrigation vers des cultures qui en ont absolument besoin, privilégier les animaux nourris à l'herbe et non au soja importé, repenser les subventions pour privilégier des cultures qui fixent mieux le carbone...

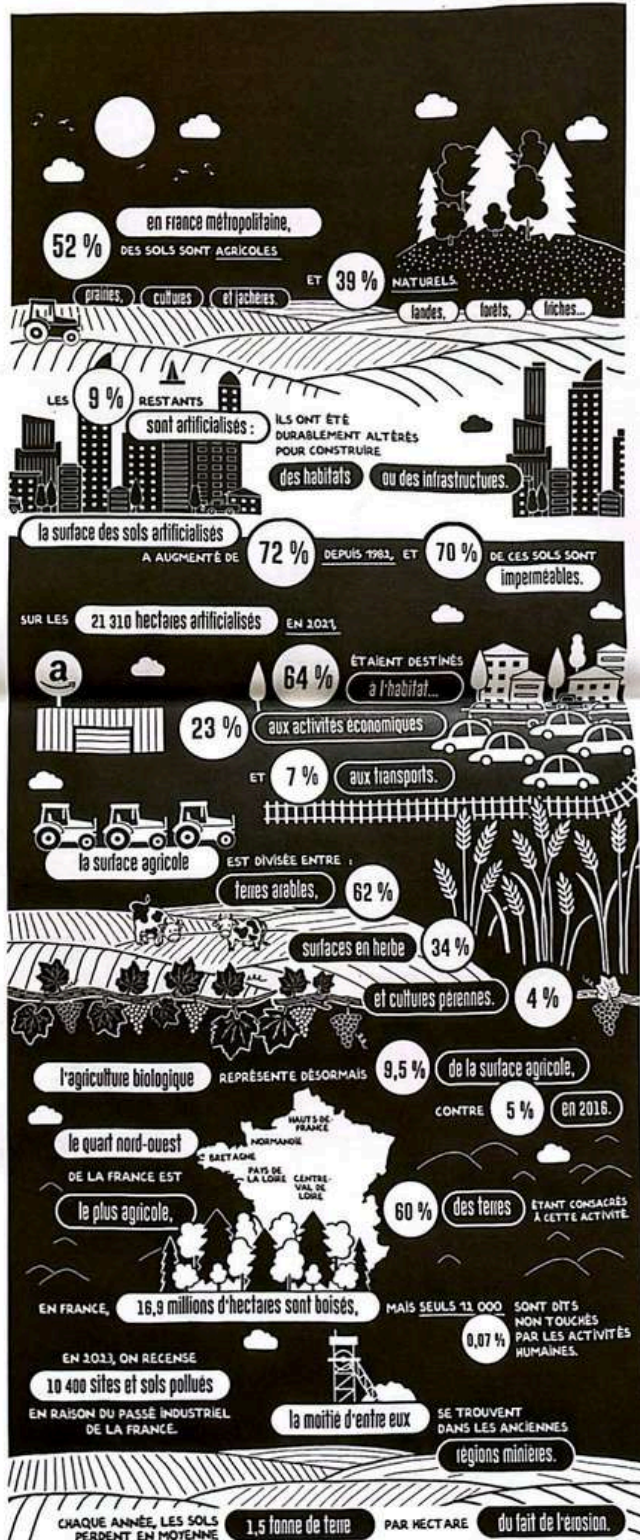
**Alors, comment protéger les sols ?**

**À qui incombe-t-il de les sauvegarder ?**

Déjà, il y a un enjeu pédagogique : faire comprendre que les sols sont vivants, et qu'ils ne représentent pas seulement un enjeu foncier ou économique. Qu'ils ont une matérialité, une dynamique, et qu'ils sont absolument nécessaires au fonctionnement de nos sociétés.

Ensuite, il faut faire dialoguer les différents acteurs : agriculteurs, sylviculteurs, État et collectivités publiques, urbanistes, écologistes, juristes et même artistes. Enfin, il faut jouer sur toutes les échelles. Il n'y a pas un acteur ou un secteur qui soit l'unique responsable. Il faut responsabiliser au niveau individuel, local, international, public comme privé. Mais il y a surtout, en France, une question philosophique à soulever : celle de la propriété individuelle. En particulier dans les villes où les deux tiers des espaces végétalisés sont sur des terrains privés, ce qui laisse peu de marge de manœuvre pour les dépolluer ou renforcer leur biodiversité. Pourquoi continuons-nous à penser que la propriété d'un morceau de terre permet d'en faire tout ce que l'on en veut ? Pourquoi ne pas imaginer par exemple un système à l'anglo-saxonne, où l'on achète un bouquet de droits, notamment d'usage, d'une parcelle, mais pas la parcelle en elle-même ? Pourquoi ne pas reconnaître que les sols, au même titre que l'air et l'eau, ne peuvent plus être traités comme de simples commodités ? ¶

*Propos recueillis par IMAN AHMED  
& LOU HELIOT*



« La ville à la campagne », par **Éric Charmes**, « Sous nos pieds, La Terre » dans **Le 1 hebdo** // mercredi 25 septembre 2024



ZOOM

Zone pavillonnaire  
à Rezé, commune du sud  
de l'agglomération  
nantaise, avril 2010  
© Joncheray / Andia.fr



## LA VILLE À LA CAMPAGNE

LA FRANCE PÉRIURBAINE est à la croisée de toutes les terres : elle est à la fois rurale et dans l'orbite des villes. Elle abrite aussi bien des habitations, des zones d'activité et des infrastructures que des jardins, des forêts ou des champs. Elle concentre donc toutes les problématiques liées à la terre, de la protection de la biodiversité à la pollution des sols, en passant par l'artificialisation et la transformation des terres agricoles en terrains à bâtir.

Les débats se cristallisent tout particulièrement sur les quartiers pavillonnaires.

D'un côté, ils concrétisent pour des millions de ménages un idéal très ancien, celui de la « ville à la campagne » ;

d'un autre côté, les pavillons ont mauvaise presse chez les urbanistes. On les assimile à

l'usage de la voiture, aux pelouses sans vie et à la surconsommation de ce que les urbanistes, dans

leur jargon, appellent les Enaf, les espaces naturels, agricoles et forestiers.

Ils ne méritent toutefois pas entièrement la sévérité qu'on leur témoigne. En effet, les recherches ont montré que les quartiers pavillonnaires périurbains sont ceux qui accueillent le plus de biodiversité en France, après évidemment les espaces naturels. Il y a donc un vrai enjeu de protection, de valorisation et de promotion de la biodiversité des jardins périurbains, et il faut en premier lieu mener un travail de sensibilisation. La tentation est toujours grande de bâtir des carports, des piscines, de couvrir son jardin de gravier pour en faciliter l'entretien... Face à ces pratiques, il faut promouvoir et soutenir la gestion écologique des jardins. D'ailleurs, on le voit déjà, les mentalités sont en train de changer ! Rappelons qu'il n'y a pas si longtemps, les règlements de lotissement interdi-

saient les potagers, dans le souci d'afficher un certain standing et de se distinguer du « mode de vie paysan ». Ces règlements, lorsqu'ils existent encore, sont de moins en moins respectés. Le potager a la cote dans les classes supérieures.

La réglementation a ici un rôle à jouer : aujourd'hui, on peut imposer des coefficients de pleine terre dans les règlements d'urbanisme. On a également interdit dans les jardins individuels l'usage des produits phytosanitaires chimiques comme le fameux Roundup. Au niveau du terri-

toire, après les « trames vertes et bleues », qui visent à préserver des corridors écologiques sur terre et dans les milieux aquatiques pour que les espèces animales puissent circuler, s'alimenter et se reproduire, on parle de plus en plus de « trames brunes ». Celles-ci s'attachent à protéger des bandes de sol et leur biodiversité, leurs capacités de stoc-

6./

### ÉRIC CHARMES

URBANISTE

Directeur de recherche  
à l'École nationale des  
travaux publics de l'État  
(ENTPE) de Vaulx-en-Velin,  
il est membre du laboratoire

Environnement, ville,  
société (EVS) et responsable  
scientifique de la plateforme  
Popsu de Lyon.

kage d'eau et de carbone, etc.

Ces mesures posent naturellement la question de l'artificialisation des sols, qui est au cœur des problématiques périurbaines : d'un côté, la nécessité de protéger la valeur écologique et vivrière des sols ; de l'autre, le besoin de loger une population dont la demande d'habitats ne décélère pas, dans un pays où le nombre de ménages est en croissance. Or, si l'on veut construire en évitant l'étalement urbain, il faut densifier, donc potentiellement construire sur des jardins. Une double injonction qui va avec son lot de tensions, notamment autour de l'objectif « zéro artificialisation nette » (ZAN). S'il vise à protéger de la construction les espaces agricoles et naturels, saura-t-il préserver les jardins ? ¶



## POUR ALLER PLUS LOIN

### L'ORIGINE DU MONDE

**Marc-André Selosse**

Actes Sud, 2021  
Le biologiste nous entraîne dans une passionnante exploration du sol qui souligne son rôle proprement vital, montre sa richesse et nous invite à mieux le préserver.

### SOUS TERRE

**Mathias Burniat**

Dargaud, 2021  
Inspiré par le travail de Marc-André Selosse, ce roman graphique aussi instructif que ludique captive autant qu'il instruit. Mêlant science et mythologie, l'aventure est accessible à tous, dès 9 ans.

### LE SOL, ROYAUME DU VIVANT

**Mark Verkerk**

Film documentaire arte.tv, 2023  
Le réalisateur suit deux cultivateurs hollandais engagés dans une démarche d'agriculture régénératrice, mise en perspective par des éclairages scientifiques.

### DIEULEFIT : DE LA TERRE À L'ASSIETTE, VERS LA RELOCALISATION ALIMENTAIRE ?

**Dans la France des petites villes**

Binge Audio, 2023  
Un podcast consacré au projet mis en œuvre dans la commune par Popsu et les acteurs locaux.

« Le mot de Robert Solé », "pollution", par Robert Solé, « Sous nos pieds, La Terre » dans *Le 1 hebdo* // mercredi 25 septembre 2024

MERCREDI 25 SEPTEMBRE 2024

LE 1



## La terre

FRANCIS PONGE  
(1899-1988)

(Ramassons simplement une motte de terre.)

Ce mélange émouvant du passé des trois règnes, tout traversé, tout infiltré, tout cheminé d'ailleurs de leurs germes et racines, de leurs présences vivantes : c'est la terre.  
Ce hachis, ce pâté de la chair des trois règnes.

Passé, non comme souvenir ou idée, mais comme matière. Matière à la portée de tous, du moindre bébé ; qu'on peut saisir par poignées, par pelletées.

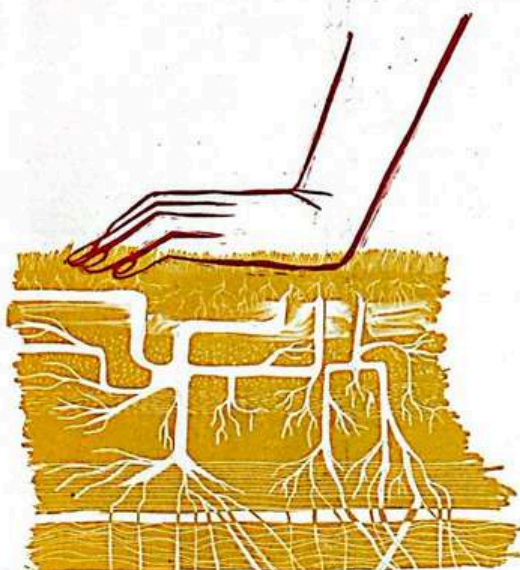
Si parler ainsi de la terre fait de moi un poète mineur, ou terrassier, je veux l'être ! Je ne connais pas de plus grand sujet.

Comme on parlait de l'Histoire, quelqu'un saisit une poignée de terre et dit : « Voilà tout ce que nous savons de l'Histoire Universelle. Mais cela nous le savons, le voyons ; nous le tenons : nous l'avons bien en mains. »  
Quelle vénération dans ces paroles !

Voici aussi notre aliment où se préparent nos aliments. Nous campons là-dessus comme sur les silos de l'histoire, dont chaque motte contient en germe et en racines l'avenir.

Voici pour le présent notre parc et demeure : la chair de nos maisons et le sol pour nos pieds.  
Aussi notre matière à modeler, notre jouet.  
Il y en aura toujours à notre disposition. Il n'y a qu'à se baisser pour en prendre. Elle ne salit pas. [...]

Pièces © Éditions Gallimard, 1961



4./

CÉLINE DEVAUX

### LOUIS CHEVAILLIER

choisit et présente un poème.  
Dans la Genèse, Yahvé modèle l'homme (adam) avec de la glaise (adamah). Parce que la terre est « la matière par excellence », commente Francis Ponge. Le poète se méfiait des idées. Il ne se voyait pas bâtisseur de statues mais plutôt taupes creusant des tunnels dans le roc. « Or, la vénération de la matière : quoi de plus digne de l'esprit ? » ¶



### [Test]

POLLUTION, salinisation, érosion, inondation, imperméabilisation... Pauvre sol qui croule sous les « on » ! Heureusement, il y a la décomposition qui n'a de négatif que le nom. Les adeptes du compostage connaissent la valeur des épiluchures, restes alimentaires, feuilles mortes ou herbes sèches

qui fermentent de manière naturelle et fourniront un terreau de qualité.

Un sol convenable est riche en matières organiques. Stockant le carbone, il limite le réchauffement climatique ; il laisse passer l'air, retient l'eau et permet aux racines d'y pénétrer plus profondément pour se nourrir. Mais comment savoir s'il est en bonne santé ?

Dans un souci pédagogique, les Canadiens ont imaginé en 2016 une opération baptisée « Plante ton slip ». Ce slogan culotté a été repris en France par

l'Agence de la transition écologique (Ademe), et de nombreux enfants ne se sont pas fait prier pour s'exécuter. C'est très simple : on creuse un trou, on y dépose à plat un slip de coton usagé, blanc de préférence, on le recouvre de terre et on attend sagement que les milliards de micro-organismes s'y attaquent. Deux mois plus tard, on déterre l'objet. Plus il compte de trous, plus le sol pète de santé. CQFD. Seul un esprit terre à terre s'interdirait de se servir d'un sous-vêtement pour explorer le sous-sol. Certes,

un morceau de vieux drap peut faire l'affaire, mais l'avantage incontestable du slip est qu'il possède un élastique, non dégradable, et peut donc être repéré facilement. En tout cas, il faut creuser. Ce n'est pas en restant au niveau des pâquerettes que l'on respecte le droit du sol. ¶

« Achetez de la terre, on n'en fabrique plus. »

Mark Twain  
ÉCRIVAIN AMÉRICAIN (1835-1910)

« Festivals littéraires : les incontournables d'octobre » par Louis Ageorges dans *Livres Hebdo* // vendredi 20 septembre 2024

## MANIFESTATIONS

# Festivals littéraires : les incontournables d'octobre 2024

*Livres Hebdo* a sélectionné de façon non exhaustive les manifestations littéraires du mois d'octobre.

Par **Louise Ageorges**

Créé le 20.09.2024 à 19h18 ,

Mis à jour le 23.09.2024 à 11h13



- **35<sup>e</sup> édition du Festival international de Géographie de Saint-Dié-des-Vosges les 4,5 et 6 octobre (Vosges).**

Créé en 1990, le Festival international de la Géographie célèbre sa 35<sup>e</sup> édition et met à l'honneur le territoire des Alpes. Sous la thématique « la terre », la manifestation se donne comme mission d'éclairer le public sur les enjeux environnementaux actuels, au travers de conférences, de débats ainsi que d'un important volet littérature. Le festival réunit, cette année encore, des passionnés de géographie, des universitaires et professionnels du domaine. Les 110 auteurs de cette édition ont en commun une conscience des sols, des territoires à l'image de **Sandrine Collette** l'autrice avait remporté le prix Amerigo-Vespucci 2020 et revient cette fois-ci en tant que présidente du Salon du Livre 2024. Le salon du livre Amerigo Vespucci, considéré comme la plus grande librairie de géographie de France, accueille également cette année plus de 60 éditeurs dont la maison d'édition Zoé mise à l'honneur. Trois prix littéraires seront attribués, le prix du Livre de Géographie des lycéens et étudiants, le prix de la BD Géo, le prix Amerigo Vespucci et le prix Amerigo Vespucci jeunesse. Parmi les auteurs invités cette année on compte notamment, **Gwenaëlle Abolivier, Etienne Augris, Emmanuel Ruben, Céline Claire, Philippe Claudel.**

Plus d'informations [ici](#).

« Les Vosges célèbrent la géographie en littérature », par Louella Boulland, dans ActuaLitté // 22 août 2024

# Les univers du livre ACTUALITÉ

EN CE MOMENT : LIVRES DANS LA BOUCLE 2024 PRIX AUDIOLIB 2024 PRIX ENVOYÉ PAR LA POSTE 2024 MÉTÉO DE LA RENTRÉE (LITTÉRAIRE)

LIVRES ▾ PRIX LITTÉRAIRES MÉTIERS ▾ À LA LOUPE ▾ NUMÉRIQUE ▾ PODCASTS ▾ PATRIMOINE ▾ SORTIR ▾ MÉDIAS ▾ VIDÉOS ▾ INSOLITE

SORTIR

#SALONS / FESTIVALS

## Les Vosges célèbrent la géographie en littérature

Les 4, 5 et 6 octobre 2024, le Grand-Est vibrera au rythme du Festival International de Géographie (FIG). 3 jours durant, géographes, chercheurs, écrivains se réuniront à Saint-Dié-des-Vosges. Ensemble, ils débattront des grands enjeux géographiques contemporains à travers des conférences, des rencontres et des animations, dédiées cette année aux Alpes. Et, bien sûr, la littérature sera un véhicule majeur des idées représentées sur le festival.

PUBLIÉ LE :  
22/08/2024 à 11:23

Louella Boulland

124  
Partages

f X in ✉ 📄




Fondé en 1990 par Christian Pierret, le FIG s'est imposé, au fil des années, comme l'un des événements culturels majeurs du Grand Est. Ce rendez-vous célèbre chaque année, au début de l'automne, la géographie sous toutes ses formes, attirant ainsi plus de 40.000 visiteurs.

Sa mission : promouvoir cette discipline auprès du grand public, un défi audacieux, car la géographie demeure souvent éclipsée par l'Histoire. Mais le FIG lui redonne une place de choix, et transforme la ville de Saint-Dié-des-Vosges en un carrefour d'échanges et de découvertes, où géographes, chercheurs, universitaires, enseignants et écrivains se rencontrent dans un esprit d'ouverture sur le monde.

## Gaspard Koenig, président de cette édition

Cette 35e édition est présidée par Gaspard Koenig, philosophe et romancier passionné par la nature. Il est l'auteur d'une douzaine d'essais et de romans, dont *Humus*, son dernier ouvrage publié aux éditions de l'Observatoire. Couronné par le Prix Interallié et le Prix Jean-Giono 2023, ce roman est une ode à la terre et aux hommes qui la façonnent.

À ses côtés, Christian Grataloup a été désigné grand témoin du FIG 2024. Grand géohistorien français, il dirige la collection des Atlas historiques aux éditions Les Arènes : l'Atlas historique mondial, l'Atlas historique de la France et l'Atlas historique de la Terre.



The image shows a Facebook post from the 'Festival International de Géographie' page. The post features a portrait of Christian Grataloup, a man with glasses and a beard, wearing a dark suit jacket over a light blue shirt. To the right of the portrait is a blue graphic with white text that reads 'Christian GRATALOUP' in large letters, followed by 'Grand Témoin du FIG 2024'. The FIG logo is visible at the bottom right of the graphic. The post text below the image reads: 'Christian Grataloup, « le plus historien des géographes », sera le Grand Témoin du #FIG2024 ! Grand géohistorien français, reconnu pour ses travaux sur la cartographie et l'histoire de la mondialisation, il apportera son regard éclairé sur cette 35e édition. Il dirige la collection des Atlas historiques aux Éditions Les Arènes : l'Atlas historique mondial, l'Atlas historique de la France, l'Atlas historique de la Terre...'

## Un salon du livre en plein cœur du festival

Quant au Salon du livre Amerigo Vespucci, annuellement organisé pendant l'événement, c'est Sandrine Collette, auteure de romans noirs, qui en est à la tête. Créé en 1990 avec le soutien d'Yves Berger et les éditions Grasset, il accueille plus de 60 éditeurs au parc Jean-Mansuy. Dans un espace aménagé et partagé, les sciences humaines y côtoient les revues, les laboratoires, les éditeurs de voyage, de fiction, ou encore les éditeurs de jeunesse.

### **À LIRE – Cheyne éditeur se retire de son festival Les lectures sous l'arbre**

Romanciers, géographes, historiens, essayistes et illustrateurs se donnent rendez-vous pour rencontrer les lecteurs et dédicacer leurs ouvrages, faisant ainsi le lien entre géographie et littérature.



## Récompenses littéraires

Le Salon du livre crée son propre prix littéraire en 1990 : le Prix Amerigo Vespucci. Il récompense ainsi un ou une auteure de roman, récit de voyage ou d'aventure, destinés aux adultes et aux enfants pour sa version « *Jeunesse* ».

La récompense connaît sa déclinaison BD, avec le Prix BD Géographique. Bien sûr, les étudiants ne sont pas en reste et font partie intégrante du festival, notamment grâce au Prix du livre de géographie des lycéens et étudiants. Cette année, Marion Tillous a été désignée lauréate pour son ouvrage *Espace, genre et violences conjugales : ce que révèle la crise de la Covid-19* (PUV - 2022).



## **Les éditions Zoé, invité d'honneur**

Pour sa 35<sup>e</sup> édition, le FIG met les éditions Zoé à l'honneur. Avec un catalogue riche de plus de 900 titres, dont plus de 150 disponibles en version numérique, les éditions Zoé rassemblent les voix d'écrivains de Suisse, d'Afrique et d'autres horizons. Parmi ces auteurs, on retrouve des noms emblématiques tels que Bouvier, Cendrars, Kristof, Rivaz, Roud, Ramuz, Walser, mais aussi une multitude de voix contemporaines, qu'elles soient émergentes ou confirmées.

L'avant-programme est consultable ci-dessous :

Crédits image : Festival International de Géographie



Relations avec la presse nationale :

**OCTOBER OCTOPUS**

Cédric Duroux

[cedric@october-octopus-agency.com](mailto:cedric@october-octopus-agency.com) / +33 6 64 09 75 13

[www.october-octopus.com](http://www.october-octopus.com)